L'Initiation



Revue philosophique indépendante des Hautes Études

Hypnotisme, Force psychique
Théosophie, Kabbale
Gnose, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes

17e VOLUME. — 5me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 2 (Novembre 1892)

RÉDACTION :
29, rue de Trévise, 29
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

SOCIÉTÉ D'ETUDES THEORIQUES ET PRATIQUES DES FORCES ENCORE NON DÉFINIES DE LA NATURE ET DE L'HOMME

Membres. — Les membres ne payent ni cotisation, ni droit d'entrée. Tout abonné de l'*Initiation* ou du *Voile d'Isis* reçoit sa carte de membre associé sur sa demande.

Quartier Général. — La Société comprend 22 Groupes d'études théoriques et pratiques au Quartier Général, 29, rue de Trévise, Paris.

De plus, une Bibliothèque, une salle de lecture, une salle de conférences, pouvant contenir 200 auditeurs, et une librairie existent au Quartier Général.

Branches. — Des branches de *Groupes Indépendants d'études ésotériques* sont établies en France et à l'Etranger

Le Groupe compte actuellement : 21 branches règulières en France, 30 branches à l'Étranger et 23 correspondants dans les centres qui ne possèdent pas encore une Branche régulière.

Journaux. — *Propagande.* — Outre les volumes édités par la Librairie, le Groupe possède comme organe de propagande :

L'Initiation (revue mensuelle). — *Le Voile d'Isis* (journal hebdomadaire). — *Psyché* (revue mensuelle d'art et de littérature). — *La Bibliographie de la Science Occulte* (bulletin trimestriel). — De plus : *The Ligth of Paris* (journal hebdomadaire), imprimé en anglais vient d'être créé comme organe de la *Bibliothèque internationale des Œuvres des femmes*, destiné à faire la propagande de l'occultisme dans les pays de langue anglaise.

L'Initiation



Revue philosophique indépendante des Hautes Études

Hypnotisme, Force psychique
Théosophie, Kabbale
Gnose, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes

17e VOLUME. — 5me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 2 (Novembre 1892)

RÉDACTION :
29, rue de Trévise, 29
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà cinq années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET. S.·. I.·. ℵ — STANISLAS DE GUAITA. S.·. I.·. ℵ — JULIEN LEJAY, S.·. I.·. ℵ — GEORGE MONTIÈRE, S.·. I.·. ℵ — PAPUS, S.·. I.·. ℵ.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — ALEPH. — Le F.·. BERTRAND 18°.·. — RENÉ CAILLIÉ. — A. C. TSHÉLA. — CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU LAFAY. — G. DELANNE. — DELÉZINIER, — JULES DOINEL. — FABRE DES ESSARTS. — Dr FUGAIRON. — JULES GIRAUD. — HORACE LEFORT — L. LEMERLE. — DONALD MAC-NAB. — MARC HAVEN. — MARCUS DE VÈZE. — LUCIEN MAUCHEL. — NAPOLÉON NEY. — EUGÈNE NUS. — HORACE PELLETIER — PHILOPHÔTES. — G. POIREL. — QUÆRENS. — RAYMOND. — A. DE ROCHAS. — PAUL SÉDIR. — SELVA. — L. STEVENARD. — PIERRE TORCY. — G. VITOUX. — F. VURGEY. — HENRI WELSCH. — OSWALD WIRTH.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD. — JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — R. DE MARICOURT. — — CATULLE MENDÈS. — EMILE MICHELET. — GEORGE MONTIÈRE. - LÉON RIOTOR. — SAINT-FARGEAU. — CH. DE SIVRY. — CH TORQUET.

4°

POÉSIE

CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — R. DE MARICOURT — PAUL MARROT. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

SOCIÉTÉ D'ETUDES THEORIQUES ET PRATIQUES DES FORCES ENCORE NON DÉFINIES DE LA NATURE ET DE L'HOMME

Membres. — Les membres ne payent ni cotisation, ni droit d'entrée. Tout abonné de l'*Initiation* ou du *Voile d'Isis* reçoit sa carte de membre associé sur sa demande.

Quartier Général. — La Société comprend 22 Groupes d'études théoriques et pratiques au Quartier Général, 29, rue de Trévise, Paris.

De plus, une Bibliothèque, une salle de lecture, une salle de conférences, pouvant contenir 200 auditeurs, et une librairie existent au Quartier Général.

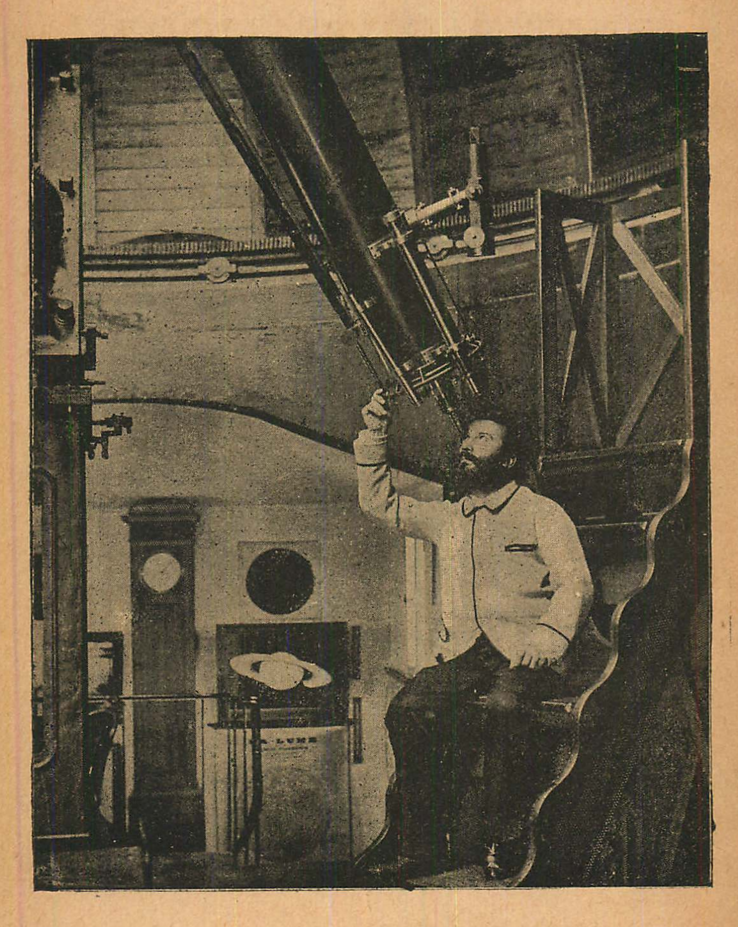
Branches. — Des branches de *Groupes Indépendants d'études ésotériques* sont établies en France et à l'Etranger

Le Groupe compte actuellement : 21 branches règulières en France, 30 branches à l'Étranger et 23 correspondants dans les centres qui ne possèdent pas encore une Branche régulière.

Journaux. — Propagande. — Outre les volumes édités par la Librairie, le Groupe possède comme organe de propagande :

L'Initiation (revue mensuelle). — *Le Voile d'Isis* (journal hebdomadaire). — *Psyché* (revue mensuelle d'art et de littérature). — *La Bibliographie de la Science Occulte* (bulletin trimestriel). — De plus : *The Ligth of Paris* (journal hebdomadaire), imprimé en anglais vient d'être créé comme organe de la *Bibliothèque internationale des Œuvres des femmes*, destiné à faire la propagande de l'occultisme dans les pays de langue anglaise.

PRIME DE L'*Initiation*



CAMILLE FLAMMARION



PARTIE INITIATIQUE

CAMILLE FLAMMARION

ET LA SCIENCE SPIRITUALISTE

La réaction positiviste et surtout matérialiste qui se dessina nettement dans le monde philosophique dès le XVIIIe siècle envahit les centres scientifiques au commencement de notre siècle et bouleversa singulièrement les méthodes jusqu'alors employées. L'analyse à outrance, la recherche du détail et la royauté brutale du *fait* isolé remplacèrent partout la largeur de vues, la hauteur de conception et les grandes envolées de l'esprit français d'autrefois, à tel point que l'irrespectueuse boutade d'Edgar Poë, dans sa lettre-introduction d'*Eureka*, sembla se réaliser en montrant comment les cuisiniers avaient envahi le salon et chassé de partout la synthèse et l'esprit philosophique.

Loin de nous la pensée de médire du travail consciencieux et délicat accompli par cette admirable génération de savants ; les découvertes accumulées par

les recherches de laboratoire sont la seule base possible sur laquelle puisse s'étayer une synthèse quelconque à notre époque.

Mais l'évolution de l'idée nécessitait, ainsi que nous le raconte Barlet dans son savant ouvrage, cette crise de matérialisme qui eut ses grandes qualités, si elle présente quelques défauts.

Parmi toutes les sciences, celle qui se rapporte à l'étude grandiose de l'Univers conçu dans son ensemble et des lois primordiales en action dans la Nature, l'*astronomie*, et particulièrement la partie philosophique de l'astronomie, manifesta au plus haut point le contre-coup de ce changement d'orientation dans l'esprit du monde savant.

Vous rappelez-vous les suggestives déductions de Descartes sur les « Tourbillons » et leur action dans la Physique universelle? Avez-vous présent à l'esprit ce bijou délicat qu'est le travail de Fontenelle sur la *Pluralité des mondes habités*, et sentez-vous combien ces études, si françaises comme esprit, ouvrent d'horizons nouveaux à l'imagination et à la raison? Mais peu à peu la grandeur des hypothèses émises semble effrayer les nouvelles générations de savants, et les recherches plus restreintes, mais plus adéquates à l'analyse mathématique, recherches portant surtout sur la constitution toute matérielle des astres et sur le calcul de leurs orbites, viennent remplacer presque exclusivement tous les travaux antérieurs à l'Académie des Sciences.

L'Univers, tel qu'il est exposé dans les cosmographies d'alors, se représente à l'esprit des écoliers

comme une série de boules énormes hérissées de mathématiques et reliées entre elles... par des hypothèses toujours appuyées de longs calculs. On se hâte d'apprendre juste assez d'astronomie pour passer ses examens, et l'on laisse aux vieux académiciens le soin de s'occuper des plus graves problèmes qui se soient jamais présentés à l'esprit humain. La foule des gens du monde, des artistes, des petits bourgeois se désintéresse absolument de cette science aussi froide que les chiffres qui en ferment l'accès, et tout cela pourquoi ?

Parce qu'on n'étudie de l'Univers que ses habits, parce qu'on ne peut apprendre dans les livres courants rien de la vie intime de ces grosses masses planétaires qu'on conçoit comme des blocs de pierre de taille sur lesquels des forces stupéfiantes et mystérieuses viennent briser leur action. On étudie sous le nom d'Univers une sorte de cadavre immense, et toute la grandeur consiste dans les recherches de la distance qui sépare l'étoile fixe la plus rapprochée de Neptune ou de la Terre.

C'est à ce moment qu'un chercheur, doublé d'un savant éminent, prit à cœur de rendre l'étude de l'astronomie aussi captivante que la lecture d'un roman, et cela en montrant à tous que la vie avec toutes ses douleurs et toutes ses joies, avec ses phases critiques et ses périodes ascendantes, se trouve aussi intense et aussi variée dans les autres planètes que sur la Terre, dans les autres mondes que dans le nôtre.

Que de préjugés il fallut vaincre, que de luttes intellectuelles il fallut soutenir pour mener à bout une

pareille tâche ; c'est ce que nous laissons, à ceux qui ont passé par là, le soin de déterminer.

Toujours est-il que notre chercheur, Camille Flammarion, poursuivit son but avec l'opiniâtreté et la ténacité de l'apôtre enthousiaste, et que, vingt ans à peine après les premières luttes, paraissait le centième mille de l'*Astronomie populaire* (1890). On donnait aux enfants pour les étrennes et comme un ouvrage aussi attrayant qu'instructif cette description du monde que vingt ans auparavant les « papas » actuels, alors imberbes, n'entrevoyaient à travers leurs traités classiques de cosmographie que comme un épouvantail et la plus affreuse des « boîtes à colles » du baccalauréat.

Flammarion avait livré les secrets du Temple au monde intellectuel, et cela sans cesser de poursuivre des études abstraites et purement analytiques, comme le montrent ses importantes communications sur les *Étoiles doubles* et sur la planète la plus proche de la Terre : *Mars*, qui depuis 1862 captiva tellement son attention qu'elle a fait l'objet d'une série ininterrompue de travaux depuis ce moment jusqu'en septembre 1892, ce qui représente trente années d'un labeur aussi constant que désintéressé.

Voilà pour l'analyste. Mais l'apôtre poursuivait son œuvre et peu à peu reconstituait en face du Matérialisme ce temple de la science synthétique et spiritualiste qu'on croyait anéantie à jamais.

Aussi faut-il voir les colères sourdes, les attaques haineuses, les oppositions patentes ou occultes dont l'œuvre du jeune savant est l'objet de la part des

milieux dits « scientifiques ». Mais le public, ce juge souvent si impartial, sait rendre justice au rayon d'espérance qu'il entrevoit dans les ouvrages publiés, et, aux cent mille exemplaires de l'*Astronomie populaire*, il faut ajouter quarante-cinq mille des *Étoiles et Curiosités du Ciel*, quarante-cinq mille des *Terres du Ciel*, cinquante mille du *Monde avant la création de l'Homme*, quarante-quatre mille des *Merveilles célestes*, etc., etc., car on pourrait faire le calcul, si l'on était friand de chiffres, de la hauteur qu'atteindraient tous les exemplaires des ouvrages issus de la plume infatigable de notre auteur.

Et si nous tenons si particulièrement à présenter aux quinze cents lecteurs de l'*Initiation* l'œuvre de Camille Flammarion, c'est parce qu'il fut presque seul au début à défendre les principes synthétiques de la science spiritualiste contre les prétentions abusives des partisans du matérialisme. Aujourd'hui, la psychologie physiologique se crée sur le domaine des forces psychiques, et, bon gré mal gré, une réaction vers la synthèse emporte les esprits bien loin de ce matérialisme, alors tout-puissant. Or, un grave défaut des nouveau-venus, c'est le mépris et l'oubli des travailleurs de la première heure, des pionniers obscurs qui ont seuls éclairé la route, et ce n'est pas au moment où les travaux de Crookes sur la matière radiante, le discours de Lodge à l'Association pour l'avancement des sciences, les recherches expérimentales de M. de Rochas et les découvertes du Dr Luys viennent bouleverser les vieux moules de la pensée, qu'il faut oublier les efforts opiniâtres et désintéressés d'un cher-

cheur aussi éminent que Camille Flammarion. N'a-t-on pas, lors du mouvement de 1853, sacrifié les travaux de Cahagnet sur le spiritisme, quand le le succès se porta vers les recherches de Rivail, dit Allan Kardec, recherches très curieuses, mais postérieures aux travaux précédents? Combien de magnétiseurs estiment aujourd'hui à sa juste valeur les ouvrages de Chardel bien supérieurs par ses connaissances et ses découvertes physiologiques aux études de du Potet! Il en sera bientôt de même dans l'étude de l'hypnotisme pour Braid par rapport à M. Charcot et aussi pour l'École de Nancy par rapport à l'École de Paris.

Eh bien, les occultistes ont été assez habitués à travers les siècles à ce mépris de la science officielle pour leurs travaux, pour conserver, à la face de tous, les titres des initiateurs, dans quelque ordre que ce soit, quand on tend à oublier, sous l'influence d'un succès longtemps poursuivi, les épreuves supportées par ces initiateurs, sentinelles avancées de tous les mouvements futurs.

Voilà pourquoi nous tenions à faire précéder de cet exposé sur l'évolution de la Science spiritualiste, l'étude que nous allons consacrer au dernier ouvrage de Camille Flammarion, ouvrage purement technique, mais dont la portée scientifique sera considérable, intitulé *La Planète Mars et ses conditions d'habitabilité.*

*
* *

Ce volume de 608 pages in-4°, édité avec tout le luxe apporté par la maison Gauthier-Villars à ses

travaux, contient 580 dessins télescopiques et 23 cartes, et comprend deux parties : la première tout historique subdivisée en trois périodes (1636 à 1850; 1850 à 1877; 1877 à 1892) ; la seconde synthétique et ramenant tous les détails énumérés dans la première à l'unité de conception de ce monde, la plus proche de nous.

Cette seconde partie nous arrêtera surtout ; car c'est en comparant les données acquises sur Mars à notre époque avec les enseignements de la Kabbale et de l'ésotérisme que nous pourrons montrer comment l'ouvrage de Flammarion est un des plus beaux monuments scientifiques élevés par la science à la gloire de la Volonté humaine. Signalons dès maintenant, une fois pour toutes, la clarté et le merveilleux style de l'auteur déjà connus de tous et qui se manifestent dans le travail technique autant que dans les œuvres les plus gracieuses du célèbre astronome.

La première partie est en quelque sorte l'embryologie de ce monde autre que le nôtre. Une légende ésotérique nous enseigne que l'âme du prophète, qui vient s'incarner sur la Terre pour accomplir sa divine mission, est tout à coup saisie d'effroi en pensant que ce corps matériel est un voile obscur qui la sépare désormais de ses connaissances certaines de l'au-delà. Comment me ressouviendrai-je de l'infini et de l'absolu ? comment retrouvai-je mon amour du divin qui constituait ma seule vie réelle là-bas ? comment enfin retrouver la CONNAISSANCE ? s'écrie-t-elle. Mais le génie ailé qui guide l'âme immortelle vers les gouffres de la Terre répond : EN RASSEMBLANT

LES SCIENCES. C'est en effet par la Science que Prométhée reconquiert le ciel, et c'est vers la Science seule que se portent toutes les aspirations des nouvelles générations avides de croire, mais à la condition de savoir tout d'abord.

Or de cette embryologie patiente de la planète Mars poursuivie depuis 1656 opiniâtrement par une série de générations de chercheurs, se dégage cette synthèse dont chacune des cent pages représente la victoire incessante de la volonté humaine sur la Matière et sur l'ignorance originelle.

Nous sommes sur la Terre, nous la parcourons, nous creusons ses entrailles, nous traversons ses mers et cependant nous connaissons aujourd'hui certains points de la constitution de Mars, dont l'orbite est situé à dix-neuf millions de lieues de l'orbite terrestre, mieux que les points correspondants de notre géographie. En doutez-vous, ouvrez l'ouvrage de Flammarion et vous verrez comment les pôles de notre voisin sont parfaitement connus, comment on peut assister de chez nous à la fonte des glaces ou à la formation et la résolution d'une immense tempête de neige sur Mars ; comment on suit les transformations de ses fleuves ou peut-être de ses canaux, car ce monde se présente à nous *synthétiquement*, et, grâce à l'emploi bien compris de l'analogie, nous pouvons en pénétrer les principaux mystères. Et cela est si vrai qu'un habitant de Mars muni des moyens d'observation analogues, théoriquement et pratiquement, aux nôtres, connaîtrait bien mieux que nous-mêmes la météorologie de notre planète et pourrait nous an-

noncer, dès leur formation, les ouragans et les tempêtes qui se déchaînent quelques jours plus tard.

Mais nos lecteurs savent tout cela déjà par les précédents ouvrages de Flammarion, et notre but n'est pas, dans cet article, de faire un cours de vulgarisation astronomique; loin de là. Nous signalerons donc pour mémoire les cartes si détaillées de la planète Mars établies à l'heure actuelle, les mesures, les poids et la description météorologique de cette planète, pour en arriver au point qui constitue l'effort vraiment personnel de l'auteur dans son apostolat scientifique depuis près de trente ans. Une phrase de la préface résume tout cela, et cette phrase, la voici :

« L'astronomie mathématique devait évidemment conduire à l'astronomie physique, sans laquelle, d'ailleurs, elle perdrait la majeure partie de son intérêt. Chercheurs du grand problème, ne voyons pas seulement des pierres en mouvement dans l'espace. Les masses sidérales ne sont pas tout : la valeur du Soleil ne consiste pas seulement dans son poids, non plus que celle de la Terre. Le philosophe voit plus haut et plus loin : il cherche le but. Il admire les bases mécaniques du système de l'Univers, mais ne s'y arrête point. Lorsqu'il contemple au télescope un monde perdu au fond de l'immensité, il peut s'intéresser à sa distance, à ses mouvements et à sa masse, mais il veut savoir davantage et se demande quelle est la nature de ce monde, quelle est sa constitution physique au point de vue de son habitabilité. Voilà ce qui l'intéresse ; le reste n'est que la voie qui doit conduire au but. »

Voilà en une phrase la critique de notre science actuelle tout analytique et dans laquelle les poids mathématiques tendent à tuer l'esprit vital autant que la scolastique a tué la pensée de toute une époque. A chaque crise intellectuelle la tradition ésotérique s'est montrée pour servir de phare aux esprits découragés ; chaque fois le gardien du phare a été traité de fou, d'ignorant ou d'imposteur ; qu'importe : il avait sauvé le navire en détresse ; là s'arrêtait son devoir.

Eh bien, aujourd'hui, ces faiseurs d'hypothèses, ces gardiens de la tradition ésotérique se montrent encore, et, quelle que soit l'issue de leurs efforts, quelle que soit la reconnaissance ou l'ingratitude de leur époque pour eux, ils ont, une fois de plus, arraché la jeunesse au matérialisme qui la conduisait au suicide intellectuel ; leur devoir est accompli : ils peuvent disparaître, car ce sont des semeurs et non des moissonneurs. Aussi voudrions-nous montrer comment le but assigné par Flammarion à l'Astronomie physique, *la Recherche et la détermination des conditions d'habitabilité,* ne constitue que le premier et le plus facile des problèmes que le kabbaliste affirme avoir résolus.

Lorsqu'un licencié quelconque d'une de nos Facultés, envoyé en mission, se trouve en présence d'un savant oriental qu'on lui dit « initié » et qu'il lui entend parler de la vie et de son action sur une autre planète de notre système, notre jeune occidental ne manque pas de lui demander : « Mais comment savez-vous ce qui se passe sur Mars sans télescope ? » L'initié

répond froidement : « Quand je veux savoir ce qui se passe *dans* une planète, je ne regarde pas de loin ; *j'y vais.* » Et notre licencié note : « Rencontré ce jour un aliéné prétendant se rendre dans les divers astres autres que la Terre. » Et cependant de graves savants d'Occident ne viennent-ils pas de consacrer un gros volume avec plus de cinq cents observations à la démonstration de la *sortie du corps astral* décorée pour la circonstance du nom de « hallucination télépathique » ? De plus, les gens riches ne peuvent-ils pas, tous les deux mois, acheter, pour 2 fr. 50, trente-deux feuillets de papier, décorés du nom d'*Annales des Sciences psychiques* et destinés à épouvanter les bourgeois par le récit d'aventures horribles arrivées à de vieux docteurs sous l'influence de forces aussi « intelligentes » qu'inconnues des observateurs ? Aussi attendrons-nous qu'on « retrouve » la Magie, sans insister davantage sur ce point, et reviendrons-nous à nos moutons, c'est-à-dire aux hypothèses émises par l'ésotérisme au sujet des planètes.

Étudier un homme d'après son poids et d'après ses habits, c'est, analogiquement, étudier une planète d'après son poids et ses aspects extérieurs.

Étudier un homme d'après sa figure, voir quelle est sa santé, quel est son teint, s'il a les mains chaudes ou froides, etc., c'est, analogiquement, étudier une planète d'après ses conditions d'habitabilité, c'est-à-dire d'après sa constitution physiologique.

Mais vous ne connaissez pas un homme parce que vous le voyez dans la rue. Pour bien le connaître, il vous faut vous enquérir de sa situation sociale, de

son action sur les autres hommes, de son caractère, de ses FACULTÉS PSYCHIQUES ; eh bien, il existe une psychologie planétaire comme il existe une psychologie humaine, et étudier l'action fluidique d'une planète sur les autres astres du système, cela s'appelle faire de l'*Astrologie*, tout comme les expériences de MM. Charcot, de Luys et de M. de Rochas; et les constatations de M. Richet se rapportent à la *Magie*, malgré tous les mots baroques et les périphrases dont on les entoure.

Si bien que nous assistons à cette chose, inouïe pour un fervent du positivisme cher à la génération des vieux professeurs, que la Chimie conduit, par la démonstration de l'unité de matière, à l'*Alchimie*, la Physique conduit, par la démonstration de l'Unité de Force, à la *Magie*, ainsi que la Physiologie par la démonstration des forces « intelligentes »; enfin l'Astronomie conduit, par l'étude de la constitution vitale des astres, à l'*Astrologie*, non pas cet ensemble de rêveries chiffrées qu'on désigne quelquefois sous ce nom, mais l'Astrologie naturelle basée uniquement sur la position réelle des astres dans le ciel. Voilà pourquoi,—remarque ô combien curieuse ! — plus Mars se rapprochait, cette année, du télescope de Flammarion et, par suite, de la Terre, plus les ouragans, les calamités diverses et l'influenza, le choléra et autres maux fondaient sur nous. Mais je vous vois, amis lecteurs, vous écrier : *C'est le hasard*. Je ne veux pas vous contrarier et vous renvoie à l'excellent travail que prépare M. Selva, un astronome, sur ce sujet.

Ce qui ressort de tout cela, c'est qu'à l'heure actuelle

on ne peut étudier ces diverses branches de l'occultisme sans être ferré sur les découvertes scientifiques et que la Chimie, n'étant que le seuil de l'Alchimie, doit être familière au moderne souffleur, tout comme la Physique et la Physiologie doivent constituer les premières études du magiste et, pareillement aussi, comme l'Astronomie doit être le point de départ de toute étude vraiment sérieuse d'Astrologie.

Je ne sais ce que Flammarion pensera de cette conclusion tirée de son splendide travail. Elle s'impose cependant pour le directeur de l'*Initiation*, comme elle s'impose, nous l'espérons, pour tout occultiste avancé. En attendant, saluons, en l'auteur de *La Planète Mars*, le vaillant pionnier de la Science spiritualiste qui règnera demain, et le doyen des jeunes professeurs qui prendront, nous l'espérons, la tête de l'Université quand la révolution intellectuelle aura fait son œuvre.

PAPUS.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

(M. de Rochas, notre éminent collaborateur, a bien voulu nous autoriser à reproduire l'article suivant et y a même fait quelques retouches à notre intention.) N. D. L. D.

L'ENVOUTEMENT

I

Le *Cosmos* a rendu compte, dans un de ses derniers numéros (1), de mes expériences sur l'envoûtement avec une bienveillance à laquelle je suis d'autant plus sensible que, comme on l'a dit, les études de ce genre *sentent bien le fagot.* Je me trouve exposé, d'une part, aux défiances d'un certain nombre de personnes pieuses qui craignent de voir exploiter les phénomènes de ce genre contre leurs croyances religieuses ; d'autre part, une foule de gens considèrent comme une atteinte à leur capital intellectuel tout ce qui tend à

(1) Dans le travail ci-dessous, on remarquera peut-être quelques phrases qui diffèrent un peu, nous l'avouons, de ce qu'elles seraient si nous les avions écrites nous-mêmes ; mais nous avons pensé que les lecteurs nous sauraient gré de leur donner, sans modifications ni restrictions, l'intéressant mémoire que M. de Rochas, le savant colonel administrateur de l'Ecole polytechnique, veut bien nous envoyer, ce dont nous le remercions ; chacun connaît sa haute compétence dans ces questions difficiles qui côtoient les frontières de la science. (*Note de la direction du* Cosmos *d'où cet article est extrait.*)

infirmer les théories qu'ils ont eu tant de peine à apprendre, ou qu'ils enseignent. Cela a existé et existera de tout temps, car chaque génération s'imagine qu'elle est arrivée à un degré de perfection tel, que les critiques qui lui ont fait rejeter la science officielle de la génération précédente ne peuvent s'appliquer à elle-même.

Je demande la permission au lecteur de lui citer, à ce propos, deux passages écrits à la fin du XVII[e] siècle, l'un par un physicien, l'autre par un théologien.

Voici d'abord les réflexions dont Pascal croyait devoir prudemment faire précéder dans sa *Préface sur le Traité du vide*, l'exposé de ses découvertes sur la pesanteur de l'air, où il ne s'agissait, pourtant, que de phénomènes bien moins délicats et bien plus faciles à reproduire que ceux que nous étudions aujourd'hui.

« Bornons ce respect que nous avons pour les anciens. Comme la raison le fait naître, elle doit aussi le mesurer ; et considérons que, s'ils fussent demeurés dans cette retenue de n'oser rien ajouter aux connaissances qu'ils avaient reçues, ou que ceux de leur temps eussent fait la même difficulté de recevoir les nouveautés qu'ils leur offraient, ils se seraient privés eux-mêmes, et la postérité, du fruit de leurs inventions.

« Comme ils ne se sont servis de celles qui leur avaient été laissées que comme de moyens pour en avoir de nouvelles, et que cette heureuse hardiesse leur avait ouvert le chemin aux grandes choses, nous devons prendre celles qu'ils ont acquises de la même sorte, et, à leur exemple, en faire les moyens, et non pas la fin de notre étude, et ainsi tâcher de les surpasser en les imitant.

« Car, qu'y a-t-il de plus injuste que de traiter les anciens avec plus de retenue qu'ils n'ont fait pour ceux qui les ont précédés, et d'avoir pour eux ce respect inviolable qu'ils n'ont mérité de nous que parce qu'ils n'en ont pas eu un pareil pour ceux qui ont eu sur eux le même avantage ?

« Les secrets de la nature sont cachés ; quoiqu'elle agisse toujours, on ne découvre pas toujours ses effets ; le temps les révèle d'âge en âge et, quoique toujours égale en elle-même, elle n'est pas toujours également connue.

« *Les expériences qui nous en donnent l'intelligence multiplient continuellement, et, comme elles sont les seuls principes de la physique, les conséquences multiplient à proportion.*

« C'est de cette façon que l'on peut aujourd'hui prendre d'autres sentiments et de nouvelles opinions sans mépriser les anciennes et sans ingratitude, puisque les premières connaissances qu'ils nous ont données ont servi de degré aux nôtres, et que, dans ces avantages, nous leurs sommes redevables de l'ascendant que nous avons sur eux ; parce que, s'étant élevés jusqu'à un certain degré, où ils nous ont portés, le moindre effort nous fait monter plus haut, et, avec moins de peine et moins de gloire, nous nous trouvons au-dessus d'eux. C'est de là que nous pouvons découvrir des choses qu'il leur était impossible d'apercevoir. Notre vue a plus d'étendue, et, quoiqu'ils connussent aussi bien que nous ce qu'ils pouvaient remarquer de la nature, ils n'en connaissaient pas tant, néanmoins, et nous voyons plus qu'eux.

« Cependant, il est étrange de quelle sorte on révère leurs sentiments. On fait un crime de les contredire et un attentat d'y ajouter, comme s'ils n'avaient pas laissé de vérités à connaître... »

Quelques années après, en 1693, l'abbé de Vallemont, dans sa *Physique occulte*, publiée à l'occasion de la célèbre poursuite d'un meurtrier par Jacques Aymar et sa baguette (1), émettait les sages réflexions qu'on va lire. J'ai laissé avec intention subsister l'énumération de certains faits auxquels notre génération ne croit plus, pour montrer que les raisonnements les mieux établis ne suffisent pas toujours pour nous maintenir dans la vérité, et que, dans les sciences naturelles, ce qu'il faut établir avant tout, c'est la réalité des phénomènes.

« Nous ne devons pas mesurer l'étendue du pouvoir de la nature par les bornes étroites de notre intelligence. Ce serait sans doute une mauvaise conséquence de dire : « Je ne conçois pas comment cela se peut faire; donc, cela n'est pas naturel ; donc, il y a de la diablerie. » Il y a même beaucoup à dire à ce raisonnement, puisqu'on suppose que l'on comprend tout ce qui est naturel ; en quoi certainement on se trompe fort, car il y a, dit Pline, beaucoup de choses cachées dans le sein de la nature, qu'il ne nous est pas possible de pénétrer : *Natura vero rerum vis atque majestas in omnibus momentis fide caret.* (*Hist. nat.*, lib. VII, cap. 1.)

(1) Voir à ce sujet, dans le *Mercure* d'août, 1692, un récit attribué au procureur du roi, à Lyon, chargé de la poursuite, et, dans les *Leçons d'éloquence judiciaire* de Berryer (p. 666), un résumé de toute l'affaire.

« Les philosophes ont-ils jamais bien expliqué les raisons du flux et du reflux de la mer ? Ont-ils démêlé comment un enfant devient marqué des fleurs et des fruits que sa mère a désiré d'avoir durant qu'elle le portait dans son sein ? Conçoivent-ils pourquoy l'aimant et l'aiguille de boussole déclinent du Septentrion, tantôt vers l'Orient, tantôt vers l'Occident ? Ont-ils une idée bien claire et bien distincte pourquoy l'aimant repousse par un pôle le fer qu'il avait attiré par l'autre ? Savent-ils pourquoy certaines fontaines se tarissent en cas de disette et pourquoy d'autres coulent plus que de coutume en temps de fertilité et d'abondance ? Pourquoy, quand un père ou une mère de famille meurt, les abeilles meurent aussi, ou bien quittent leurs ruches et la maison ? Pourquoy il s'élève des vents et des tempêtes quand il arrive qu'un malheureux désespéré se sert de bourreau à lui-même ? Pourquoy les fleurs dont on orne les fenêtres et les cheminées se flétrissent et meurent à la mort du maître de la maison ? Pourquoi les playes d'un homme empirent et deviennent plus douloureuses par l'approche d'une personne qui a été mordue d'un chien ou de quelque serpent ? Pourquoy les playes d'un homme assassiné se rouvrent à la présence des meurtriers ? S'il est vray que tous ces effets et une infinité de semblables soient aussi réels que Camerarius, Fromann, Gaspar Arejes et Pline le disent ?

« Quoique, entre plusieurs de ces effets merveilleux qui sont rapportés par les physiciens, il y en ait quelques-uns de fabuleux et qui ne se soutiennent que par la sotte crédulité des esprits simples, lesquels n'exa-

minent jamais rien, on ne laissera pas de demeurer d'accord qu'il y a un très grand nombre d'effets purement naturels que ceux qui ont le plus étudié la nature n'ont jamais pu expliquer et qu'on serait pourtant ridicule d'attribuer au démon...

« C'est donc une injustice d'attribuer à la magie des effets dont on ne comprend pas le mécanisme. Accusons la faiblesse de notre esprit plutôt que de nous en prendre à la nature. Croyons-nous qu'elle n'agisse jamais qu'à découvert et sensiblement ?

« Faudra-t-il qu'elle emploie toujours des agents visibles et palpables pour que nous lui conservions l'honneur d'un prodige ? Dès qu'elle se dérobera à nos sens, faut-il qu'elle soit exposée à la censure de notre esprit ? Tout ce qui ne se fera point sous nos yeux sera-t-il toujours fait par le diable ? N'y a-t-il que le démon qui soit un agent invisible ? N'y a-t-il point aussi de petits corpuscules qui peuvent se porter invisiblement de l'agent sur le patient et joindre, par un contact physique, deux corps qui paraissent désunis aux yeux et éloignés l'un de l'autre ? Combien les machinistes font-ils de choses par leur art, qui nous paraissent des enchantements et que nous ne comprenons point ? Combien, à plus forte raison, la nature fera-t-elle des choses qui nous surpassent infiniment davantage, puisqu'elle est, comme dit si bien Galien, le plus habile ouvrier qui soit dans le monde ?

« La nature, selon Bartholin (*De natur. mirabilib.*, p. 72), est un abîme qu'il ne faut pas sonder seulement par le ministère des sens ; ce sont des juges subal-

ternes dont la juridiction est trop bornée pour juger de l'étendue de son pouvoir. Quand nous donnons l'esprit pour guide à nos sens, combien nous arrive-t-il encore souvent de demeurer court sur quantités d'effets qui se présentent tous les jours? Et, après beaucoup de travail et d'application d'esprit, il faut bien quelquefois nous contenter d'expliquer, par analogie, plusieurs effets que nous ne saurions développer précisément par eux-mêmes. Le grand Scaliger n'avait pas tort quand il se récriait, je crois que c'est contre Cardan : « Toy, qui fais le savant, dis-moy bien clairement ce que c'est qu'une de ces pierres dont tu trouves tant sous tes pas. » *Dic mihi formam lapidis, qui tamen quotidie tuis observatur oculis et Phillida solus habeto.* »

II

Après avoir ainsi répondu par avance aux objections générales, je vais essayer de faire comprendre comment j'ai été conduit à tenter certaines expériences et comment les faits que j'ai observés me paraissent se rattacher à ceux que personne ne conteste.

On sait qu'il existe des individus organisés de telle sorte qu'en agissant sur eux au moyen de procédés divers, dont les plus simples et les plus efficaces sont des passes analogues à celles que l'on fait pour déterminer l'aimantation d'un barreau d'acier, on parvient à les plonger dans un sommeil spécial présentant des phases assez nettement caractérisées.

On a remarqué que ceux de ces *sujets* dont la sensi-

bilité cutanée était normale pendant la veille, devenaient insensibles dès les premiers instants de ce sommeil particulier que j'appellerai désormais *l'hypnose*. Au contraire, les sujets qui sont affligés, à l'état de veille, de l'insensibilité cutanée, reprennent généralement, dans les premiers états de l'hypnose, la sensibilité normale. D'autre part, j'avais eu, à maintes reprises, l'occasion d'observer que les sujets, arrivés à un degré suffisant d'hypnose, sentaient mon contact quand je m'approchais d'eux sans toutefois les toucher.

De là, il était licite de conclure que les choses se passaient comme si la sensibilité, dont le domaine paraît s'étendre ordinairement du cerveau à la surface de la peau, pouvait parfois s'arrêter en deçà ou se prolonger au delà. Cette hypothèse était d'autant plus admissible, au moins provisoirement, que le sens du tact, dont le goût est un cas particulier, est le seul qui paraisse s'exercer au contact. Aussi, les anciens philosophes, se fondant sur ce que l'on ne voit, l'on n'entend, l'on ne sent, l'on ne goûte bien, que lorsqu'on regarde, l'on écoute, l'on flaire ou l'on déguste, avaient admis que l'un des éléments de nos sensations était la projection d'effluves matériels lancés par la volonté sur la surface de notre corps, à la rencontre du rayonnement des corps extérieurs.

La plupart des sujets, quand on hypéresthésie leurs yeux par certaines manœuvres, voient s'échapper des animaux, des végétaux, des cristaux et des aimants, des lueurs qui pourraient avoir un rapport direct avec ces rayonnements. C'est ce qu'a constaté pour la pre-

mière fois, il y a une cinquantaine d'années, par de nombreuses expériences, un savant chimiste autrichien, le baron de Reichenbach.

Chez l'homme, ces effluves sortent des yeux (1), des narines, des oreilles et de l'extrémité des doigts, pendant que le reste du corps est simplement recouvert d'une couche analogue à un duvet lumineux. Quand on extériorise la sensibilité d'un sujet, le sujet *voyant* voit cette couche lumineuse quitter la peau et se porter précisément dans la couche d'air où l'on peut constater directement la sensibilité du patient par des attouchements ou des pincements.

En continuant les manœuvres propres à produire l'extériorisation, j'ai reconnu, à l'aide de ces divers procédés, qu'il se produisait successivement une série de couches sensibles très minces, concentriques, séparées par des zones insensibles, et cela jusqu'à plusieurs mètres du sujet. Ces couches sont espacées d'environ 5 à 6 centimètres, et la première n'est séparée de la peau insensible que de la moitié de cette distance.

D'après la théorie des ondulations, qui sert aujourd'hui à expliquer la propagation et les propriétés de la lumière, du son et même de l'électricité, on peut supposer que ces couches sensibles et ces zones insensibles sont dues à des interférences d'ondes produisant des maxima et des minima, et il était naturel de chercher à voir si les ondes de vitesses ou de directions différentes, nécessaires pour produire ces inter-

(1) Tout récemment le Dr Luys, à la Charité, a pu diagnostiquer certaines maladies nerveuses, d'après la couleur des effluves oculaires des malades, décrits par un sujet voyant.

férences, n'étaient pas dues aux deux grands mouvements rythmiques du corps humain, les battements du cœur et la respiration.

J'ai été ainsi conduit à essayer si ces ondes, auxquelles je donnerai, comme Reichenbach, le nom d'*od*, jouissaient de la propriété de se réfléchir et de se réfracter comme les autres ondes, étudiées en physique.

A l'aide d'un prisme en plâtre de $0^m,30$ de côté, j'ai fait d'assez nombreuses expériences en en variant les conditions, mais le phénomène principal s'est compliqué de phénomènes accessoires, et, tout ce que je crois pouvoir conclure de mes observations, c'est que le prisme de plâtre laisse passer les ondes en les déviant, suivant une loi que je n'ai pu encore dégager.

Ce que je considère comme nettement établi, c'est que les liquides, en général, non seulement arrêtent l'od, mais le dissolvent ; c'est-à-dire qu'en faisant traverser, par exemple, un verre rempli d'eau par une des couches sensibles les plus rapprochées du corps, il se produit une *ombre odique*, les couches suivantes disparaissant derrière le verre sur une certaine étendue ; de plus, l'eau du verre devient entièrement sensible et émet même, au bout d'un certain temps (probablement quand elle est saturée), des vapeurs sensibles qui s'élèvent verticalement de sa surface supérieure. Enfin, si l'on éloigne le verre, l'eau qu'il contient reste sensible jusqu'à une certaine distance au delà de laquelle le lien qui l'unit au corps du sujet semble se rompre après s'être graduellement affaibli.

Jusqu'à ce moment, le sujet perçoit, sur la partie de son corps la plus rapprochée de l'endroit où était l'eau lorsqu'elle s'est chargée de sa sensibilité, tous les attouchements que le magnétiseur fait subir à cette eau, bien que la région de l'espace où l'on a transporté le verre ne contienne plus, en dehors de ce verre, de parties sensibles.

III

L'analogie que présente ce phénomène, avec les histoires de personnes qu'on fait mourir à distance, en blessant une figure de cire modelée à leur image, était évidente. J'essayai si la cire ne jouirait pas, comme l'eau, de la propriété d'emmagasiner la sensibilité, et je reconnus qu'elle la possédait à un haut degré, ainsi que d'autres substances grasses, visqueuses ou veloutées, comme le cold-cream et le velours de laine. Une petite statuette, confectionnée avec de la cire à modeler et sensibilisée par un séjour de quelques instants en face et à une petite distance d'un sujet extériorisé, transmettait à ce sujet les sensations des piqûres dont je la perçais : vers le haut du corps, si je piquais la statuette à la tête ; vers le bas, si je la piquais aux pieds. (C'est-à-dire que la piqûre était ressentie d'une manière plus ou moins vague dans les régions qui avaient envoyé le plus directement leurs effluves.) Cependant, je parvins à localiser exactement la sensation, en implantant, comme les anciens sorciers, dans la tête de ma figurine, une mèche de che-

veux coupée à la nuque du sujet pendant son sommeil. C'est là l'expérience dont notre collaborateur du *Cosmos* a été le témoin et même l'acteur; il avait emporté la statuette ainsi préparée derrière les casiers d'un bureau, où nous ne pouvions la voir, ni le sujet, ni moi. Je réveillai Mme L... qui, sans quitter sa place, se mit à causer avec lui, jusqu'au moment où, se retournant brusquement, et portant la main derrière sa tête, elle demanda en riant qui lui tirait les cheveux; c'était l'instant précis où M. X... avait, à mon insu, tiré les cheveux de la statuette.

Les effluves paraissant se réfracter d'une façon analogue à la lumière, qui, peut-être, les entraîne avec elle, je pensai que, si l'on projetait, à l'aide d'une lentille, sur une couche visqueuse, l'image d'une personne, suffisamment extériorisée, on parviendrait à localiser exactement les sensations transmises de l'image à la personne. Une plaque chargée de gélatino-bromure et un appareil photographique m'ont permis de réaliser facilement l'expérience, qui ne réussit d'une façon complète que lorsque j'eus soin de charger la plaque de la sensibilité du sujet, *avant* de la placer dans l'appareil. Mais, en opérant ainsi, j'obtins un portrait tel que si le magnétiseur touchait un point quelconque de la figure ou des mains sur la couche de gélatino-bromure, le sujet en ressentait l'impression au point exactement correspondant; et cela non seulement immédiatement après l'opération, mais encore trois jours après, lorsque le portrait eut été fixe et rapporté près du sujet. Celui-ci paraît n'avoir rien senti pendant l'opération du fixage, faite loin de lui, et il

sentait également fort peu quand on touchait, au lieu du gélatino-bromure, la plaque de verre qui lui servait de support. Voulant pousser l'expérience aussi loin que possible, et profitant de ce qu'un médecin se trouvait présent, je piquai violemment, sans prévenir, et par deux fois, avec une épingle, l'image de la main droite de Mme L., qui poussa un cri de douleur et perdit un instant connaissance. Quand elle revint à elle, nous remarquâmes sur le dos de sa main deux raies rouges *sous-cutanées* qu'elle n'avait pas auparavant, et qui correspondaient exactement aux deux écorchures que mon épingle avait faites, en glissant sur la couche gélatineuse.

Voilà les faits qui se sont passés le 2 août, non pas en présence de membres de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, comme on l'a raconté, mais devant trois fonctionnaires de l'École; ils pourront, il est vrai, être académiciens plus tard, mais ils ne le sont pas encore et, ce jour-là, ils se trouvaient réunis par hasard dans mon cabinet, après être allés toucher leurs appointements chez le trésorier. Je partais le soir même pour Grenoble, et je n'ai pu refaire l'expérience, mais je suis convaincu que j'obtiendrai de nouveau la localisation exacte des sensations (1);

(1) A mon retour de Grenoble, j'ai retrouvé Mme L., et j'ai pu recommencer l'expérience de la photographie, qui a réussi sans tâtonnements, en suivant le mode d'opération reconnu bon le 2 août.

L'image ayant été immédiatement fixée, je fis, avec une épingle, une légère déchirure sur la couche de collodion à l'emplacement des mains croisées sur la poitrine: le sujet s'évanouit en pleurant, et, deux ou trois minutes après, le stigmate *apparut et se développa graduellement sous nos yeux* sur le dos d'une de ses mains, à la place exactement correspondante à la déchirure.

Le cliché n'était, du reste, sensible qu'à mes attouchements;

quant aux stigmates (1), je n'ose l'espérer, la personne chez qui ils se sont produits possédant à cet égard

---

ceux du photographe n'étaient perçus que lorsque j'établissais le *rapport* en touchant sa personne, soit avec le pied, soit autrement.

Le 9 octobre, une épreuve sur papier ayant été tirée, je constatai que cette épreuve n'avait qu'une sensibilité confuse, c'est-à-dire que le sujet percevait des sensations générales agréables ou désagréables suivant la manière dont je la touchais, mais sans pouvoir les localiser. Deux jours après, toute sensibilité avait disparu aussi bien dans le cliché que dans l'épreuve.

Le Dr Luys m'a dit que, pendant mon absence, il avait essayé de reproduire le phénomène dont on lui avait parlé et qu'il avait pu obtenir la transmission de sensibilité à 35 mètres, quelques instants après la pose.

Enfin, on vient de me communiquer l'extrait suivant d'un article qui a paru à Bruxelles, le 12 octobre, dans le journal *Paris-Bruxelles*, sous la signature D'ARSAC.

« Nous avons vu répéter l'expérience de la plaque photographique sensibilisée. Les phénomènes rapportés se produisaient chaque fois que les coups d'épingle étaient donnés par l'expérimentateur, par la personne qui avait plongé le sujet dans le sommeil ; en l'absence de l'hypnotiseur, on pouvait, neuf fois sur dix, piquer le portrait sans que l'hypnotisée ressentît aucune douleur. Jamais le sujet n'a témoigné la moindre douleur lorsque le cliché a été piqué par une personne ignorant absolument le but de l'expérience.

« Nous sommes donc enclins à conclure que ce que l'on a pris pour le phénomène de l'envoûtement n'est qu'un phénomène de suggestion. L'envoûtement est possible ; mais, pour l'instant, on ne peut le reproduire que dans certaines conditions nettement définies.....

« Ce qu'il faut retenir des expériences de M. de Rochas, c'est que l'extériorisation de la sensibilité est désormais un fait acquis. »

L'observation de M. d'Arsac sur la *nécessité du rapport* confirme les miennes, mais elle ne prouve nullement qu'il y ait là un phénomène de suggestion, ou, pour parler plus exactement, de *transmission de pensée*. J'ai toujours piqué, *sans regarder*, à l'emplacement des mains, et le sujet ignorait, encore plus que moi, où allait se produire la déchirure qui se répercutait sur son épiderme ; je n'ai, du reste, ainsi que je le dis dans le corps de l'article, jamais pu produire avec Mme L. aucune transmission de pensée. La seule auto-suggestion qui soit admissible, c'est celle qui aurait trait à la production du stigmate sous l'influence de l'imagination au point où le patient a ressenti la douleur. Paris, le 15 octobre 1892.

(1) *Stigmate*, en pathologie : trace d'une lésion. (*N. de la R.*)

une aptitude qu'on trouve fort rarement et qui, chez elle, est même très irrégulière (2).

IV

L'auteur de la note du *Cosmos* pense que, si j'avais piqué la statuette ou la photographie au cœur, j'aurais pu tuer le sujet. Je ne le pense pas, à moins que cela ne fût arrivé par suggestion. Je ne parviens, en effet, à extérioriser que le sens du tact, et une piqûre à la place du cœur aurait simplement produit, à mon avis, la sensation d'une piqûre sur la peau du sein gauche ; je ne me soucie cependant pas de tenter l'expérience.

J'ai essayé d'extérioriser, ou plutôt d'hypéresthésier le sens de l'ouïe en sensibilisant un verre d'eau près de l'oreille, puis en parlant à voix très basse contre l'eau que j'avais emportée à une certaine distance; mais je n'ai produit qu'une légère sensation de chatouillement sur l'oreille, comme celle qu'aurait produite mon souffle. De même pour la vue. Pour les sens du goût et de l'odorat, je suis arrivé à une transmission plus ou moins nette et irrégulière : ainsi, en me chargeant moi-même, ou plutôt en chargeant les liquides de mon organisme de la sensibilité du sujet, j'ai pu faire percevoir à celui-ci les liqueurs que je dégustais ; il m'est arrivé aussi quelquefois, en me

(2) On a pu quelquefois déterminer chez elle le phénomène de la *Dermographie*, c'est-à-dire du gonflement de la peau par le simple passage d'une pointe mousse.

plaçant derrière lui, de le faire rire ou s'attrister quand je riais ou m'attristais ; mais je ne suis jamais parvenu à lui communiquer la pensée la plus simple, comme l'ordre de lever un membre, même quand j'articulais très fortement cet ordre en moi-même à plusieurs reprises (1). En me servant d'un verre d'eau sensibilisé, dans lequel je plongeais un flacon contenant une odeur forte, certains sujets parvenaient à reconnaître l'odeur, mais ils ne réussissaient plus quand je renouvelais l'expérience avec un second flacon ; deux ou trois fois cependant, j'ai pu déterminer une crise d'extase chez M[lle] Andrée, sujet bien connu à Paris par son extrême sensibilité, en employant un flacon contenant de l'essence de laurier-cerise.

En somme, on voit que, si les procédés dont je me sers rappellent l'envoûtement, ils sont loin d'être aussi redoutables. Il est vrai que je n'ai recours ni au sang humain chaud qui, très probablement, est un dissolvant extrêmement énergique de la sensibilité, ni aux poisons organiques que les envoûteurs employaient dans leurs *scellatures*, ni aux imprécations haineuses dont les effets malfaisants ne seraient pas plus difficiles à expliquer que la sympathie ou l'antipathie de deux personnes qui ne se sont jamais vues, ni enfin les invocations au diable qui sortent du domaine de la physique (2).

---

(1) Mon expérience personnelle pourrait se formuler ainsi : *On communique facilement les sensations, difficilement les sentiments, pas du tout les pensées.*

(2) Il faut tenir compte aussi des exagérations du fait primitif passant de bouche en bouche, surtout pour des choses de cette nature qui surexcitent l'imagination humaine naturelle-

Même en restant dans les données simples que j'ai exposées, il me faut, pour réussir, un certain nombre de conditions qui restreignent singulièrement le champ et la portée de mes opérations.

Il s'agit de trouver d'abord un sujet assez sensible, ce qui est rare : il est nécessaire ensuite qu'il consente à se laisser endormir et qu'il puisse parvenir à l'état dans lequel sa sensibilité transpire, pour ainsi dire naturellement (1), et se dissout dans un corps convenable qu'on doit mettre et laisser assez longtemps à bonne distance. Tout cela fait, on ne peut agir sur sa sensibilité cutanée que sous trois conditions : 1° être en rapport avec lui ; 2° ne pas emporter le corps sensibilisé trop loin ; 3° ne pas trop tarder à agir sur ce corps.

J'ai déjà donné quelques détails sur la seconde de ces conditions ; je vais parler maintenant de la première et de la dernière.

V

Le *Rapport* est ce lien mystérieux qui unit le magnétiseur au magnétisme, et grâce auquel le sujet, arrivé à un degré suffisant d'hypnose, perçoit l'opérateur à

---

ment portée vers le merveilleux. J'ai pu juger de l'importance de ces travestissements en suivant, de journal en journal, les récits de quelques-unes de mes expériences ; et, cependant, personne n'avait intérêt, comme autrefois, à augmenter la terreur de mon pouvoir occulte.

(1) Et non par un effet de sa volonté, comme l'a dit par erreur l'auteur de l'article du *Cosmos*.

l'exclusion de toute autre personne, à moins que celle-ci ne soit mise en relation avec lui par un contact ou même un simple regard de celui-là. C'est un des phénomènes fondamentaux du magnétisme : il a été constaté de tout temps, et n'a jamais été expliqué autrement que par la comparaison avec une corde tendue, qui entre en vibration lorsqu'on fait vibrer à côté une autre corde donnant la même note ou ses harmoniques.

Quand une séance expérimentale se prolonge, la plupart des assistants finissent par entrer en rapport avec le sujet extériorisé, soit par les regards et les attouchements inconscients du magnétiseur, soit parce qu'ils se chargent peu à peu des effluves du sujet extériorisé, en se trouvant quelque temps dans sa sphère d'action. Le rapport peut également s'établir par d'autres agents naturels, tels que l'électricité de l'air, qui agissent sur le sujet ; mais je ne puis qu'indiquer ici ces phénomènes, dont j'ai donné un aperçu sommaire dans mon livre sur les *Etats profonds de l'hypnose* (2), et je passe à la question du *Temps*.

Quand un verre d'eau, par exemple, a été sensibilisé, on remarque généralement qu'après le réveil du sujet ses propriétés disparaissent assez rapidement, soit que le sujet lui-même sorte peu à peu de l'état d'hypéréxcitabilité créé par l'hypnose, soit plutôt que l'od s'évapore ; on constate, en effet, qu'en soufflant à plusieurs reprises sur l'eau, ou même en agitant l'air vivement avec les bras, on active la déperdition. Cependant, on

---

(2) Paris, Chamuel, éditeur, 1892, p. 11, note.

peut, dans certains cas, conserver assez longtemps la sensibilité du liquide. En voici un exemple :

J'ai sensibilisé une dissolution sursaturée d'hyposulfite de soude en la plaçant à la portée du bras de Mme L., endormie et extériorisée. Le sujet étant réveillé, un aide a déterminé, à son insu, la cristallisation par les moyens ordinaires, et, au même instant, le bras de Mme L. s'est contracturé, lui faisant éprouver de violentes douleurs. C'était prévu ; mais, ce qui l'était moins, c'est qu'une douzaine de jours après, devant M. Jolleaud-Barral, qui a rapporté le fait dans la *Justice*, je sortis d'un placard le ballon qui contenait l'hyposulfite cristallisé dans lequel j'enfonçai la pointe d'un poignard. Un cri terrible retentit aussitôt dans la pièce voisine où Mme L., ignorant ce que nous faisions, causait avec d'autres personnes ; elle avait ressenti le coup, probablement au bras (1), et s'était évanouie en pleurant. Sa sensibilité était donc restée emprisonnée entre les cristaux formés près de deux semaines auparavant ; le sujet me fit promettre de ne pas recommencer, et je n'ai pu me rendre compte si elle s'y serait conservée encore longtemps.

Le même phénomène se serait-il produit si le sujet, au lieu d'être dans une pièce voisine et encore sous l'influence d'une magnétisation, avait été loin de moi et dans son état ordinaire ? Je ne le pense pas malgré le fait suivant :

Lors de mes premières expériences dans cette voie, faites pendant l'hiver de 1891, je ne prenais pas la

(1) Ne m'occupant pas alors du phénomène de la localisation des sensations, je ne pensai pas à le lui demander.

précaution de laisser s'évaporer sur une étagère des liquides sensibilisés, et je les jetais simplement, après chaque séance, par la fenêtre de mon cabinet, sur le pavé de la cour. C'est ce que je fis notamment un soir où il gelait et où j'avais opéré sur deux sujets qui devaient revenir le lendemain. Le lendemain, pas de sujets ; le surlendemain, j'en vois apparaître un se traînant à peine, et ayant l'air à moitié mort ; il me raconte que son compagnon et lui ont été tous les deux pris de coliques violentes pendant la nuit qui avait suivi l'expérience, qu'ils ne pouvaient se réchauffer et qu'ils étaient glacés jusqu'aux moelles. Etait-ce à la suite d'une fête dont ils étaient assez coutumiers, et leur maladie avait-elle était utilisée pour m'apitoyer et obtenir une gratification? C'est possible; mais il en résulta, du moins, que je pris désormais des précautions que je ne crois point inutiles, ainsi qu'on va en juger.

VI

Au XVI[e] siècle, Robert Fludd, Van Helmont, Maxvell, Kenelm Digby et un grand nombre de médecins admettaient la dissolution de ce qu'ils appelaient l'*esprit vital* dans les différents liquides qui avaient séjourné plus ou moins longtemps dans l'organisme humain, comme le sang, la sueur, l'urine, la salive, le pus, et l'existence d'un lien *sensible* entre ces liquides et le corps, malgré la distance (1) ; de là, l'action de la

(1) Anima non solum in corpore proprio visibili, sed etiam extra corpus est, nec corpore organico circumscribitur. Anima

poudre sympathique, de l'onguent des armes, le transfert des maladies dans les animaux et les végétaux (2), et, enfin, les pratiques de la magie noire, par l'empoisonnement des excrétions.

Nos prédécesseurs eurent le tort de considérer comme générales des propriétés qui n'appartenaient qu'à des organisations exceptionnelles. C'est pourquoi leurs théories, basées cependant sur des faits positifs, finirent par tomber dans l'oubli, après avoir été défendues avec constance par ceux qui avaient vu, et attaquées avec acharnement par ceux, beaucoup plus nombreux, qui ne parvenaient pas à voir.

On a eu le tort aussi d'oublier que *natura non facit saltus*, et qu'entre le sujet très sensible et très rare et le commun des hommes réfractaires aux agents

---

extra corpus proprium sic dictum operatur. Ab omni corpore radii corporales fluunt, in quibus anima suâ pressentiâ operatur; hisque energiam et potentiam operandi largitur. Sunt vero radii hi non solum corporales sed et diversarum partium. Radii hi, qui ex animalium corporibus emittuntur, spiritu vitali gaudent, per quem animæ operationes dispensantur. Excrementa corporum animalium spiritus vitalis portionem retinent; ideoque vita illis neganda non est. Estque hæc vita ejusdem cum vita animalis speciei, sive ab eadem anima propagatur. Inter corpus et excrementa a corpore procedentia, concatenatio quædam est spiritum sive radiorum, licet excrementa longe separentur, partium corporis separatorum, sicut et sanguinis eadem prorsus est ratio. In excrementis, sanguine, etc., non tam immersus est spiritus quam in corpore, ideoque in his citius afficitur.

MAXVELL, *de Medecina magnetica*.

(Francoforti, MDCLXXIX. Conclusiones.)

(2) J'ai essayé de faire agir un sujet sur une sensitive et réciproquement : j'ai bien obtenu la contracture du sujet quand on faisait contracter, en la touchant, la plante chargée de sensibilité; mais je n'ai pu faire contracter la plante, en faisant souffrir le sujet. Une barre de fer soulève une paille et la paille ne soulève pas la barre.

délicats, on trouve tous les degrés de sensibilité. Les phases que j'ai décrites, dans mon livre sur les *Etats profonds de l'Hypnose*, sont celles qui se présentent habituellement chez les *sujets* bien équilibrés; ce sont les manifestations normales d'un état spécial du système nerveux ; mais il est des sensitifs chez lesquels telle ou telle faculté se développe aux dépens des autres et apparaît même dès l'état de veille. Tels sont les voyants et les guérisseurs.

J'ai rencontré des personnes qui s'extériorisaient par la seule approche de leur magnétiseur ordinaire ou sous l'influence d'une contrariété, d'un malaise; plusieurs dames m'ont affirmé qu'elles sentaient parfaitement quand, dans une pièce voisine, on remuait l'eau avec laquelle elles s'étaient lavées; elles ont soin maintenant de laisser s'évaporer ces eaux et leur linge de corps avant de le laisser emporter dans des endroits malsains, et elles disent s'en bien trouver.

Nous savons aujourd'hui qu'un certain nombre de maladies se communiquent par les déjections, par les eaux, et nous attribuons la contagion à des micro-organismes ; Maxvell et son école avaient fait les mêmes remarques ; mais, pour eux, ces maladies étaient dues au transfert d'effluves dissous et viciés (1). Sommes-nous assez sûrs de notre science pour croire que nous possédons la vérité tout entière ? La persis-

(1) On sait que le Dr Luys transporte non seulement certaines maladies nerveuses, mais encore des états psychiques, d'une personne ordinaire à un sujet, à l'aide de couronnes aimantées, posées sucessivement sur la tête l'un de l'autre. Ces couronnes peuvent conserver leurs propriétés plusieurs jours, et on a fait reparaître, par leur moyen, sur un sujet la maladie d'un homme qui était sorti guéri de l'hôpital. Si le malade

tance des observations de cette nature, faites par des hommes habitués aux méthodes scientifiques (qui ont pu se tromper dans leurs explications, mais qui n'ont pu se laisser abuser grossièrement sur les faits), montre qu'il y a là un champ d'études dont le défrichement pourra être dur, mais qui donnera, sans doute, de riches moissons, grâce à ceux qui, bien convaincus qu'il faut laisser à toute idée nouvelle le temps de germer, auront poursuivi, avec une sage lenteur, leur marche en avant, malgré les difficultés toutes spéciales inhérentes à ce genre de travaux.

ALBERT DE ROCHAS.

Grenoble, 20 septembre 1892.

Essai sur l'Unité des Religions

AU POINT DE VUE DES LOIS THÉOGONIQUES

DE L'ÉGLISE

> Notre cœur et notre âme étant régis par la foi, c'est raison qu'elle tire au service de son dessein toutes nos autres pièces selon leur portée.
>
> MONTAIGNE.

Dix-neuf siècles se sont écoulés depuis le premier concile dit œcuménique (universel) suscité par le conflit entre les deux apôtres Pierre et Paul, par rapport à la circoncision des nouveaux chrétiens, jugée néces-

---

était mort, on aurait pu de même reproduire les symptômes de la maladie et l'état psychique du défunt à l'aide d'une de ces couronnes qui les aurait enregistrés et conservés comme le phonographe enregistre et conserve la voix.

(Voy. Luys et Encausse, *du Transfert à distance*, communication faite à la Société de Biologie le 14 novembre 1890.)

saire par saint Pierre, rejetée par saint Paul (différend apaisé par le moyen terme des préceptes de Noé, observance réglementaire des préceptes d'antiques superstitions hébraïques) que la paix dans l'Église ne s'est pas encore établie dans l'égalité, dans la liberté glorieuse des enfants de Dieu, comme dit saint Paul, et le problème religieux se subdivisant à l'infini se pose à notre siècle cherchant le jour de l'indivisible vérité.

Ainsi se lisent, dans le premier acte de l'Église, la maîtrise axiomatique de la doctrine de saint Pierre, et l'inéluctable esprit de liberté de celle de saint Paul accusant les prémices de deux mondes naissants, le catholicisme, le protestantisme.

L'esprit de scission, qui frappa, dans son unité, l'idéal primitif de l'Église, le grand schisme d'Orient brisant son premier moule, n'étant qu'une modification du corps matériel de l'Église (1) sur le principe du même fondement d'organisation.

Au point de vue du caractère absolu de l'Église, les rameaux de la tradition religieuse s'enlacent au grand arbre de Vie du catholicisme, qui conserve dans les siècles l'esprit d'unité et de centralisation, code de discipline contre la protestation individuelle dont son gigantesque champion, Bossuet, dresse l'idéal immuable en face des contradictions de la liberté du protestantisme dans ses *Variations*.

Par contre, la suprême loi d'universalité qui rompit la séquestration de la loi d'Orient, et qui de formules

(1) De nos jours s'établit une nouvelle Église à la façon de saint Jean, prenant pour base unique la charité. S'inspirant de l'Apocalypse, les irrovingiens annoncent la Nouvelle Jérusalem et le règne de mille ans : sorte de swedenborgisme.

en formules se confirme dans la filiation des libres penseurs, et dans la sorte d'alliance contemporaine de la raison critique avec la foi évangélique, est mise en demeure dans le protestantisme.

Malgré les dissidences intérieures, l'unité extérieure de l'Église se soutient jusqu'au IXe siècle.

La cause réelle de la scission de l'Église, par la désunion cléricale du schisme d'Orient, qui est sciemment une guerre matérielle, fut, comme le démontre l'histoire, plus ecclésiastique que religieuse, et plus politique que religieuse, surtout si l'on différencie l'Église catholique de l'Église romaine (1).

Et les accusations, les ressentiments de cette conjonction religieuse ne sont, en réalité, que l'effet grossi de l'abus du culte, qui dans son extrême conséquence forma l'esprit d'intolérance appesantissante de l'Espagne, et la chute morale de l'Église d'Occident, qui dans l'ordre de sa règle administrative est une dégénérescence du christianisme.

Le fait des contre-vérités ne diminue en rien le trésor acquis dans la vie entière de l'Église d'Occident.

L'artifice du culte, dont l'origine est païenne, se transfigurant, par l'art dans le catholicisme en source vive pour l'esprit, dans les œuvres des Raphaël, des Michel-Ange, des Murillon, se résume, dans la rhétorique orientale, en un signe de copiste, excepté ce monument de Foi, Sainte-Sophie, qui est l'ange de lumière de l'architecture byzantine.

---

(1) Voir *De l'Eglise* par Mme la princesse T. W., livre d'un tour véritablement puissant, de déductions et d'analyses théologiques supérieures. — *Berlin B. Benhr's Verlax (E. Bock) Leipziger Stasse 37.*

En somme, la scission de l'Église a été une spéculation d'événements, ainsi que l'a ouvertement prouvé le concile de Florence, vision d'unité découverte à l'Église un siècle avant le dénouement du concile de Trente, alors que Rome en fête recevait l'alliance des moines du Mont-Athos. Mais l'esprit de la lettre l'emporta une fois de plus sur le génie de l'esprit de réunion, et l'espérance d'une réconciliation entre les Églises d'Orient et d'Occident dura le moment d'un beau rêve.

Le premier coup d'œil jeté sur les faits de l'histoire de l'Eglise catholique, dont la merveilleuse unité coordonna la succession des empires, conduit à cette conclusion : l'Église catholique doit sa puissance ancienne, non à la lettre, qui l'investit de l'orgueil inintelligent, mais à l'esprit ouvrant un monde nouveau aux forces régénérées de l'âme. Quand ses premiers pontifes, fidèles continuateurs des apôtres, suivaient la politique chrétienne, et subjuguaient le monde païen, armé de force brutale et exténué d'ivresse sensuelle, au triomphe de la Croix, du Christ flagellé, du Dieu nu, la vie de l'Eglise était dans l'esprit, consolidant tout noble effort des intelligences vers l'intérêt universel de l'esprit, la Justice, le Progrès.

Les résultats de cette politique firent les grandeurs de sa Foi, alors que par l'esprit pur de la Charité, renfermant le dogme de fraternité universel, l'Eglise soulevait, par l'esprit de Justice divine, le simulacre de la Justice des dieux païens, qui fit l'asservissement de l'Asie théocratique, et le droit de conquête du Code romain, palliant le Vice; alors qu'au concile de Nicée, par la déclaration du droit religieux, tiré de la

possession des choses spirituelles, elle fit pour la législation divine ce que la Convention a fait pour la législation humaine ; alors que, s'inspirant de sa puissance unique, de sa direction spirituelle sur les peuples, et vainquant l'idée corporelle du Paganisme en créant aux esprits un idéal supérieur malheureusement au contre-poids de leurs attaches réelles, elle souffla l'enthousiasme religieux et arma les peuples pour les croisades au cri de : Dieu le veut ! investissant une seconde fois Rome d'une souveraineté unique dans l'histoire du monde ; enfin, alors que, dans la plénitude de ses jours d'éclats, elle protégeait dans les Arts l'assimilation du monde antique au monde moderne, et que la Rome pontificale des Jules II et des Léon X transfigurait le rude génie du Christianisme juif par la lumière des Arts en une floraison artistique égale, si ce n'est supérieure à celle de la Grèce dans son plus bel âge : alors l'Eglise, malgré ses désordres intestins, provenant surtout, non de sa construction historique, mais de la transformation de son pouvoir spirituel en pouvoir temporel, s'identifiant à l'apologie de la Force, l'Eglise avait pour elle la raison fondamentale, l'autorité de la Vie qui bâtit. Le passé n'ôtait pas la place à l'avenir fondateur.

L'idéal de l'Eglise, senti, proclamé, personnifié par son fondateur, est dans la loi vivante, dans l'esprit agissant, dans le mouvement ascendant de la vie spirituelle ; le Christ a dit : « Cherchez et vous trouverez », et encore : « Soyez parfaits comme votre Père qui est au Cieux est parfait » Mais quand, s'inspirant de sa propre volonté, elle déclara le despo-

tisme de Dieu, oubliant, dans l'aveuglement inintelligent de l'orgueil, que le chemin des âmes fût ouvert par le Christ dans l'attrait surhumain de l'humilité, elle se déifia en se prenant elle-même pour son propre but, et abandonna le trône de l'Esprit, dont elle est la légitime héritière, pour le triomphe extérieur, alors que le règne de Dieu est intérieur, elle abandonna les grands principes spirituels de son unité pour les principes matériels de son anarchie.

Quand, de ce moment héroïque de l'esprit, de ce choc de la croix se brisant sur le cimeterre arabe, elle accepta la haine, la haine étrangère à l'Evangile, et commune au Coran, la haine qui tourna l'esprit des croisades au sac des Albigeois, qui étouffa dans sa puissance vitale l'ère florissante de la Provence, se couronnant du génie poétique des troubadours, qui alluma le bûcher de Jean Huss, qui arma l'Inquisition d'un décret plus néfaste que celui des bûchers, du dard des « exercices spirituels » d'Ignace de Loyola, d'où tout précepte évangélique est entièrement exempt ;

Quand, par le stratagème, par la ruse, par la violence, séries d'idées sortant du manque de confiance dans l'Esprit, elle convertit, dans la terreur et dans le sang, l'Amérique nouvellement découverte, non au Dieu du Christianisme et des apôtres, mais à celui des Jésuites, disciples du pharisaïsme chrétien, visant surtout à organiser un pouvoir — qui divorçait, — l'évangile de son esprit ;

Quand, dans son seul intérêt, faisant taire l'équité, elle outragea l'humanité par la condamnation des Bruno, des Galilée, et mutila l'esprit universel de

son Verbe, en créant le schisme de la Foi et de la Science, par la proscriprion de la Vérité scientifique, qui la vainquit dans la révélation physique du monde, mais ne supprima en rien « le miracle permanent », comme Voltaire appelle « l'univers », ni la continuité du principe de l'alliance du genre humain avec les grands traits principaux de la Révélation ;

En brisant la ligne continue de la liturgie des intelligences, l'Eglise s'enchaîna elle-même à l'ordre de son deuil. La nature de sa condamnation fut cette doctrine des lieux inaltérables, qui faisait le fond de la cosmologie païenne dans sa théorie la plus grossière (les initiés des Mystères concevaient l'univers selon le système des Newton et des Kepler), auquel correspond ce triple sens de la « Genèse ». L'immutabilité de Vie, qui consomme le monde physique et le monde moral, dans le privilège idolâtre, dans la condamnation de l'inégalité, tel est le fait que l'Eglise veut maintenir et développer comme le signal de Dieu.

Et, se refusant au mouvement ascensionnel de la Vie, l'Eglise, croyant retenir la tradition primitive, laissa échapper ce point de son impulsion première, ce moment dans le temps où Dieu se communique à l'homme dans le degré d'une forme religieuse, dont l'action est dans le sacrifice permanent du monde à Dieu.

Aujourd'hui, sortie des dédales des révolutions qui bouleversèrent l'Europe, des vicissitudes de l'Histoire où son but s'égara, l'Eglise s'éveille au sentiment de la vie réelle par celui de ses propres malheurs.

Son corps politique s'est consumé, mais ses attri-

buts de vie se cachent dans les intérêts qui émeuvent l'univers, dans la communion civile des peuples impliquant au mouvement religieux la solution des commandements de Dieu dans la communion spirituelle. Ainsi l'encyclique de Léon XIII, qui dans l'ordre social revient à la politique plébéienne de Grégoire VII, prenant pour limite la responsabilité de la Paix morale garantissant de convoitises la réforme sociale, marque le caractère frappant de grandeur, de majesté, d'universalité, qui capta les peuples au tribunal de Dieu, par la politique des cinquante premiers papes qui furent la cuirasse divine de la Société dissoute après la chute de l'Empire romain.

Mais devant le champ illimité des inductions, l'inspiration doit se sacrifier à la circonscription ; l'Eglise retirée dans l'ombre de l'isolement méconnaît toujours sa mission la plus élevée : celui d'un instrument perfectible entre les mains de Dieu.

Au xve siècle, le système de l'Eglise régnait encore légitimement derrière des murailles de mensonge, et la réforme insulaire, du curé de Luttewoth, de la doctrine des Wiclef, des Cranmer, des Knot, dont l'origine remonte aux guerres d'investitures entre Henri II et Thomas Becket, correspondant en l'Europe à l'examen des choses politiques et au mouvement démocratique, dévié du procès moral des religions des Jean Huss, des Savonarole, n'est que le prélude, le réveil en sursaut de l'esprit du dieu nouveau, de la liberté de conscience refaisant la religion des conciles, comme la Convention refit les décrets de la Royauté.

Cependant, si l'Eglise politique terrorisait le Verbe,

échappant à tous les yeux et lisant dans le fond des âmes, dont les Wiclef, les Luther, fourbirent les armes dans la formation d'une langue littéraire nouvelle, l'Eglise religieuse, dans l'inextricable difficulté de la lettre pesant au monde comme un bandeau, sous le faix de celle de l'esprit païen qui liait sa vie politique au génie de l'ancienne Rome, la séparant du sanctuaire, et l'appuyant sur l'orgueil du temporel, l'Eglise marquait toujours l'idéal de charité, de justice au seuil des guerres religieuses, aux destinées européennes dans ses confréries intérieures.

La politique de Dieu se traduisait dans l'œuvre des saint François d'Assise, continuateur des saint Antoine, des Athanase, des premiers temps, dans les confréries appliquant en action la morale évangélique, épousant la pauvreté, selon la pittoresque expression du fondateur de l'ordre des Franciscains. Et la tentative isolée d'une sainte Thérèse, conciliant dans une politique idéale l'autorité de l'Eglise à la liberté des esprits dissidents, enfin le principe vital du christianisme contenu exprime, légué aux âmes chrétiennes, sans distinction de Religion, dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, dans ce livre qui parle le plus au cœur après l'Evangile, que les catholiques et les protestants revendiquent au même titre et dont l'auteur est resté inconnu (Gerson ou Thomas d'Aquin), toutes ces révélations de l'esprit anticipé de l'avenir ne font que mieux comparer l'idéal, sorti des mains du Dieu vivant, à cette œuvre des hommes renversant l'église de l'Esprit. Aussi la législation de l'Eglise a beau déclarer que le dogme est désormais le

grand jour : dans le spectacle de la durée, l'histoire sans progrès est sans succession. Les Grégoire VII, les Sixte-Quint, ces colosses de pierres, portant le fardeau d'un monde et subjuguant les nations, armés de l'épée du Sacerdoce, qui tracent la carte de l'intelligence selon la lettre de la Foi, en dernier terme, soutiennent un dogme sans immortalité, dont le caractère natif est le faux, puisque la loi du monde, ce marteau de Dieu, relève du travail de la pensée dans les stratifications diverses du Progrès.

La tour d'Ugolin du catholicisme, c'est la Réforme.

Partie de l'Evangile, la religion chrétienne se trouve toujours, en dernier lieu, en face de l'Evangile. Et l'Eglise catholique, rejetant le Progrès par son génie d'exclusivité, ne pouvait protéger de l'autorité du genre humain le développement moral des âmes manifestant les lois saintes de la raison et de la liberté. Ainsi d'une considération sur la nature de la Foi, d'une controverse théologique, Luther, moine augustin, mit d'abord, on le sait, une extrême réserve à sortir de sa soumission vis-à-vis de l'Eglise, sortit du déchaînement de la guerre dans l'Europe bouleversée, le droit politique marchant dans l'ombre de celui de la liberté de conscience, parce que la révolte à l'autorité séculière jeta la base d'un nouveau fondement de destinée individuelle, d'un nouvel enchaînement successif de corps politique, dont l'expression réelle marque le travail du monde moderne.

Il est donc permis de voir, au signe des degrés de la correspondance des choses, subsistant sans interruption dans le cours des événements, à travers la diver-

sité des permutations humaines, l'idée divine du Progrès, subordonnant les événements selon les voies humaines dans un but providentiel, selon le caractère de nécessité transmettant la tradition de l'Esprit.

Par conséquent, le ressort de l'idée dominante de la création étant le mouvement et non le repos, l'Eglise, en codifiant l'immutabilité de la lettre, se met en contradiction avec l'ordre né de la nature des choses.

L'Eglise, s'inspirant de la prescription de l'esprit déjà vaincue dans le monde des idées par la formule du monde physique, restait sourde aux avertissements du ciel, et sa pourpre couvrait mal ses plaies, quand Luther déchira cette pourpre. Luther, en bravant les foudres de l'Eglise et la puissance papale en publiant ses quatre-vingt-quinze thèses, en mettant ainsi en conteste le dépôt de l'Eglise, confié au successeur de saint Paul, que fait-il? Il appose les maximes de la droite raison à la décision de la loi divine, de la législation papale, et, en interrogeant la conscience des peuples, il fait naître l'affranchissement du droit divin, par le droit laïque, reflétant le code romain, qui a survécu à l'écroulement de l'Empire, pour avoir animé d'intelligence les rapports des gens, et recueilli les éléments épars dont se forme l'individualité.

Autrement dit, la Réforme, dont l'extrême conséquence fut de substituer l'Etat à l'Eglise, servit de dénouement à ce duel de deux puissances, de deux principes qui partagèrent les âmes, la famille, la patrie, dans ces deux camps, Guelfes et Gibelins, absorbant dans de longs combats le sang, la gloire de

siècles réunis, spectacle devant lequel se consumait de douleur l'esprit immortel de Dante, de ce grand visionnaire de la conception idéale de l'unité de l'Empire, résumant la double puissance de l'antique Rome et du culte nouveau, du reliquaire colossal de l'idée d'unité, abritant le rêve de l'histoire.

Ainsi l'acte de contestation de Luther renferme en formation toutes les conséquences politiques et religieuses de la guerre de Trente ans, de cette guerre qui, commencée au nom de la religion, aboutit à la paix de Westphalie, c'est-à-dire à un traité politique que le pape se refuse de signer comme contraire à l'esprit de l'Eglise. La substance de ce traité est l'anneau du démembrement de l'Empire, de l'abaissement de la maison d'Autriche voulu par la politique de Richelieu, continuée par celle de Mazarin, promulgant en virtualité les formes politiques et sociales du monde moderne, d'un nouveau contrat mutuel contenant en germe le principe de l'alliance universelle, assise au sommet du Progrès, sur le trône spirituel de l'Idée vers l'avenir.

Ainsi le génie de la révolution religieuse du XVIe siècle, dont le docteur de Wittemberg est l'avocat, le lutteur prédestiné, plus par sa violence que par sa justice, dans le mouvement précipité du siècle, posa dans l'œuvre de l'esprit le ciment de la communion des nations dans un même droit, c'est-à-dire créa l'avenir politique de l'Europe.

Sur l'échelle spirituelle de la vérité éternelle, là est le bien réel du protestantisme, qui n'éleva la religion à un degré supérieur que par la suprématie universelle de la liberté de conscience.

à toutes les attaches indissolubles de l'Infini, par la loi même de l'absolue vérité, éclairant les champs ouverts de l'avenir des rayons de la Révélation gradative du Passé ; une défaite, si la servitude dans la loi des lois heurte l'esprit à la lettre, le croyant au prêtre, la foi réelle à son image de surface, en un mot si le progrès religieux n'a pas le courage de s'élever au-dessus du corps qui n'est pas le but réel de l'esprit, de relever le drapeau de son autorité en se mettant d'accord avec l'universel, en acceptant l'évidence des principes constants de l'ordre naturel, où se retrouvent les titres de l'unique vérité.

Les titres sont :

I. — La reconnaissance, par la doctrine de la religion dans sa théodice générale, dans l'esprit des rapports de l'Être, d'une nature propre, d'une racine commune de l'esprit d'initiation à celui de la philosophie métaphysique de tout temps et de tout pays. La religion comme la philosophie faisant voir Dieu, la première dans l'absolue affirmation de l'Etre par la Foi, la seconde dans son dégagement scientifique des principes par la Raison, conséquemment les religions ne sont pas des entités isolées, mais des degrés divers dans l'unité du plan divin, comprenant l'universelle solidarité des choses, par la logique duquel, les religions étant l'âme des Nations, le procès en condamnation de l'une d'elle rompt nécessairement l'accord intime et profond du monde des idées, et détruit le mouvement progressif de la raison générale, coordonnant leur succession dans le mouvement ascensionnel de la Vie.

siècles réunis, spectacle devant lequel se consumait de douleur l'esprit immortel de Dante, de ce grand visionnaire de la conception idéale de l'unité de l'Empire, résumant la double puissance de l'antique Rome et du culte nouveau, du reliquaire colossal de l'idée d'unité, abritant le rêve de l'histoire.

Ainsi l'acte de contestation de Luther renferme en formation toutes les conséquences politiques et religieuses de la guerre de Trente ans, de cette guerre qui, commencée au nom de la religion, aboutit à la paix de Westphalie, c'est-à-dire à un traité politique que le pape se refuse de signer comme contraire à l'esprit de l'Eglise. La substance de ce traité est l'anneau du démembrement de l'Empire, de l'abaissement de la maison d'Autriche voulu par la politique de Richelieu, continuée par celle de Mazarin, promulgant en virtualité les formes politiques et sociales du monde moderne, d'un nouveau contrat mutuel contenant en germe le principe de l'alliance universelle, assise au sommet du Progrès, sur le trône spirituel de l'Idée vers l'avenir.

Ainsi le génie de la révolution religieuse du XVIe siècle, dont le docteur de Wittemberg est l'avocat, le lutteur prédestiné, plus par sa violence que par sa justice, dans le mouvement précipité du siècle, posa dans l'œuvre de l'esprit le ciment de la communion des nations dans un même droit, c'est-à-dire créa l'avenir politique de l'Europe.

Sur l'échelle spirituelle de la vérité éternelle, là est le bien réel du protestantisme, qui n'éleva la religion à un degré supérieur que par la suprématie universelle de la liberté de conscience.

à toutes les attaches indissolubles de l'Infini, par la loi même de l'absolue vérité, éclairant les champs ouverts de l'avenir des rayons de la Révélation graduative du Passé ; une défaite, si la servitude dans la loi des lois heurte l'esprit à la lettre, le croyant au prêtre, la foi réelle à son image de surface, en un mot si le progrès religieux n'a pas le courage de s'élever au-dessus du corps qui n'est pas le but réel de l'esprit, de relever le drapeau de son autorité en se mettant d'accord avec l'universel, en acceptant l'évidence des principes constants de l'ordre naturel, où se retrouvent les titres de l'unique vérité.

Les titres sont :

I. — La reconnaissance, par la doctrine de la religion dans sa théodice générale, dans l'esprit des rapports de l'Être, d'une nature propre, d'une racine commune de l'esprit d'initiation à celui de la philosophie métaphysique de tout temps et de tout pays. La religion comme la philosophie faisant voir Dieu, la première dans l'absolue affirmation de l'Etre par la Foi, la seconde dans son dégagement scientifique des principes par la Raison, conséquemment les religions ne sont pas des entités isolées, mais des degrés divers dans l'unité du plan divin, comprenant l'universelle solidarité des choses, par la logique duquel, les religions étant l'âme des Nations, le procès en condamnation de l'une d'elle rompt nécessairement l'accord intime et profond du monde des idées, et détruit le mouvement progressif de la raison générale, coordonnant leur succession dans le mouvement ascensionnel de la Vie.

siècles réunis, spectacle devant lequel se consumait de douleur l'esprit immortel de Dante, de ce grand visionnaire de la conception idéale de l'unité de l'Empire, résumant la double puissance de l'antique Rome et du culte nouveau, du reliquaire colossal de l'idée d'unité, abritant le rêve de l'histoire.

Ainsi l'acte de contestation de Luther renferme en formation toutes les conséquences politiques et religieuses de la guerre de Trente ans, de cette guerre qui, commencée au nom de la religion, aboutit à la paix de Westphalie, c'est-à-dire à un traité politique que le pape se refuse de signer comme contraire à l'esprit de l'Eglise. La substance de ce traité est l'anneau du démembrement de l'Empire, de l'abaissement de la maison d'Autriche voulu par la politique de Richelieu, continuée par celle de Mazarin, promulgant en virtualité les formes politiques et sociales du monde moderne, d'un nouveau contrat mutuel contenant en germe le principe de l'alliance universelle, assise au sommet du Progrès, sur le trône spirituel de l'Idée vers l'avenir.

Ainsi le génie de la révolution religieuse du XVIe siècle, dont le docteur de Wittemberg est l'avocat, le lutteur prédestiné, plus par sa violence que par sa justice, dans le mouvement précipité du siècle, posa dans l'œuvre de l'esprit le ciment de la communion des nations dans un même droit, c'est-à-dire créa l'avenir politique de l'Europe.

Sur l'échelle spirituelle de la vérité éternelle, là est le bien réel du protestantisme, qui n'éleva la religion à un degré supérieur que par la suprématie universelle de la liberté de conscience.

Car, ébranlant jusqu'à sa base le pouvoir axiomatique, le protestantisme dans sa disperson a-t-il porté le flambeau de la pensée dans le domaine de la Foi ?

Croyant rendre l'homme à Dieu, il ne fit en vérité qu'échanger l'autorité de l'Eglise contre l'assujettissement de la prédestination, et, en dernier résultat, ayant solidifié l'activité de l'esprit contre le dogme, il se trouve de notre temps, pour ainsi dire, menacé de ses propres armes, l'esprit critique faisant le procès à la Foi.

Tant il est vrai que la polémique, s'entraînant dans un sens opposé à ce qu'elle se propose, réussit en ce qui plaît à Dieu, et l'histoire, montrant le fait empirique, rappelle le fait idéal. S'il est vrai que la théologie scinde ce que l'Ecriture ne scinde pas, il l'est aussi que la réalisation terrestre de l'Eglise s'organise avec des éléments terrestres. La vérité en elle-même a pour support l'union. Cette union ne relève pas des intérêts de l'utilitarité actuelle, mais des relations de fraternité dans le concours de l'œuvre du Bien, qui caractérise l'union des Eglises au temps des apôtres.

L'idée de Dieu, soustraite à l'ordre des temps, des livres canoniques des cérémonies, des hiérarchies, retirée pour ainsi dire de l'ensemble de l'ombre de choses, par le sentiment religieux pur, universel, pénétrée intimement de cette sérénité inhérente à toute connaissance, multipliant les forces de la conscience de l'être, cherchant Dieu où il est, mais non où il n'est plus, cette idée, fondée sur la tradition, isolée par la tradition, désormais dans la réalité du monde, est appelée à établir l'appui de la colonne de vérité sur

une sorte d'Assemblée Constituante du christianisme, réunissant toutes les intelligences grandes ou petites : dont l'équation parfaite de la Parole et de la Lumière.

Le salut de l'univers moral est intéressé au salut de la religion.

Aussi la politique sacrée de la religion serait de convoquer un concile d'alliance pour replacer la Société sur sa base nécessaire — Dieu. Il n'y a d'aliment plus subtantiel à l'esprit que celui des principes, et c'est seulement en s'enchaînant à ce qui ne passe pas, à la responsabilité du Bien et du Progrès moral, que la religion, reposant sur le terrain de la suprême Raison, de la conception primordiale de Dieu, traduira le positif, réalisera la totalité de l'Esprit, et résumera la réalité de la Vie.

Car, comme dit Kant (*Critique de la raison pure*) : « Ce n'est pas de l'idée de Dieu que nous dérivons celle de la loi morale, c'est de l'idée de la loi morale que nous dérivons celle de Dieu. Les lois morales ne nous obligent pas parce qu'elles viennent de Dieu ; elles viennent de Dieu parce qu'elles nous obligent.

Puisque l'idée de Dieu s'attache indissolublement à l'idée de Bien, conséquemment le sens de la religion est de diriger les passions vers un but unique, le Bien ; puisque l'idée de Dieu est inséparable de l'idée de loi, et surtout de la loi morale, le vice étant le mal, et le bien la vertu, la religion, demeurant au fond de toutes choses, conservant ses principes à l'âme, est une issue ou une défaite pour la raison : une issue, si le code religieux, résumant l'unité de la morale, s'assimilait la loi de l'ordre universel et se ralliait ainsi

à toutes les attaches indissolubles de l'Infini, par la loi même de l'absolue vérité, éclairant les champs ouverts de l'avenir des rayons de la Révélation gradative du Passé ; une défaite, si la servitude dans la loi des lois heurte l'esprit à la lettre, le croyant au prêtre, la foi réelle à son image de surface, en un mot si le progrès religieux n'a pas le courage de s'élever au-dessus du corps qui n'est pas le but réel de l'esprit, de relever le drapeau de son autorité en se mettant d'accord avec l'universel, en acceptant l'évidence des principes constants de l'ordre naturel, où se retrouvent les titres de l'unique vérité.

Les titres sont :

I. — La reconnaissance, par la doctrine de la religion dans sa théodice générale, dans l'esprit des rapports de l'Être, d'une nature propre, d'une racine commune de l'esprit d'initiation à celui de la philosophie métaphysique de tout temps et de tout pays. La religion comme la philosophie faisant voir Dieu, la première dans l'absolue affirmation de l'Etre par la Foi, la seconde dans son dégagement scientifique des principes par la Raison, conséquemment les religions ne sont pas des entités isolées, mais des degrés divers dans l'unité du plan divin, comprenant l'universelle solidarité des choses, par la logique duquel, les religions étant l'âme des Nations, le procès en condamnation de l'une d'elle rompt nécessairement l'accord intime et profond du monde des idées, et détruit le mouvement progressif de la raison générale, coordonnant leur succession dans le mouvement ascensionnel de la Vie.

II. — La reconnaissance, par la doctrine de la religion, de l'erreur de la déchéance radicale, des peines éternelles, contraire à l'ordre naturel qui est le seul absolu contraire au réel, qui est le seul vrai, la propre nature des êtres mettant obstacle à l'arrêt immuable du démérite final.

L'erreur de la déchéance radicale, que la Vérité de la Nature, la connaissance de l'ordre sériel, exclut de l'univers matériel, par la négation absolue de la rétrogradation des essences, selon la science positive du monde physique, doit s'exclure par ordre d'identicité du monde moral, ce dogme étant un vice moral, la tache du soleil de la doctrine chrétienne, l'épine de la morale évangélique, puisque ce dogme est la négation formelle de toute justice et de toute bonté en Dieu. Le mal ne peut être éternel par le dogme même de la perfection divine, conséquemment l'hypothèse d'une âme s'obstinant éternellement dans le mal (comment autrement concevoir les peines éternelles?) est anti-physique, anti-morale, partant absurde.

Cette loi fictive de la déchéance radicale est donc inconciliable avec l'autorité du fait, comme le principe de l'incorruptibilité des Mondes : pierre d'achoppement de la théologie chrétienne et de l'ancienne académie des Grecs, de l'école d'Aristote que vingt siècles de polémique scolastique, couronne d'auréole, n'ont pas moins empêché d'enfermer un sépulcre !

La reconnaissance, par la doctrine de la religion, de la perfectibilité progressive, de la transformation perpétuelle, qui est la loi même de vie, a pour conséquence immédiate de faire tomber la contradiction

insurmontable, naissant de la Justice de la Raison et de la Justice de la Foi (si pour la Foi la Justice n'est pas un vain mot).

La cause de cette erreur, défaisant le réel, la conception primordiale, constitutive de Dieu, est dans l'interprétation des Evangiles, conformément à la lettre, altérant totalement l'esprit de sa révélation, puisque toutes les lumières de l'Evangile adhèrent logiquement au pardon des âmes. Quand bien même il ne serait point exact, comme on l'a observé, que le terme « éternel » du texte demi-hébraïque des Evangiles soit plus exactement traduit par « Séculier », la Foi, si elle n'est point la fille aveugle de l'aveuglement, doit rejeter un dogme erroné qui ruine l'œuvre de la Foi réelle, regardant la Raison dans le plein jour du Vrai.

Le miracle du Dieu-Esprit sur lequel vit l'Eglise, le Christ a dit : « Cherchez et vous trouverez », et encore : « Soyez parfait comme votre Père qui est aux Cieux est parfait. »

La religion qui nous enseigne la perfectibilité est par cela même perceptible. (Laurent, *la Religion de l'avenir*.) Le point indélébile de la divinité du Christ est précisément dans l'unité spirituelle de sa doctrine qui porte la sagesse du monde sur « la folie de la croix ».

Comme l'unité de la doctrine a reçu certaines nuances contraires de la variété des interprétations, la croyance doit suivre le développement de la raison, car de son rapport exact avec elle se constitue la partie intégrale de sa réalité.

Les idées étant plus lentes à paraître que les formes, le dogme devait régner avant l'esprit. Le dogme n'est que l'écorce de l'arbre qui fleurit par l'esprit, car la racine immuable du vrai est dans l'esprit: là est l'inébranlable des rapports de l'absolu et du relatif; aussi le but pratique de toute réforme, de toute rénovation, c'est l'Esprit qui brille dans le temple invisible hors de tout rapt humain.

Le mouvement du monde ne s'arrête jamais dans l'esprit, qui rend ou ôte les principes religieux à la société, intéressé par son salut aux causes finales reposant sur l'idée spirituelle du souverain Bien. Et si les rites sont toujours divers de par la nature de l'homme, les symboles religieux étant sortis des entrailles même de l'Humanité, de la région des idées revêtues selon l'ordre des temps, le triomphe de la religion positive est précisément de savoir distinguer dans les religions ce qu'il y a d'essentiel à ce qu'il y a d'illusoire, et à constituer l'exercice parfait de la raison, par la notion de la réalité de la croyance pratique, éclairée de la vue de l'univers. La réalisation totale de la Vérité intelligible se frappe au signe de l'unité originelle des traditions et des générations humaines, nourrissant leur doctrine de l'aliment le plus substantiel de l'Esprit: celui des principes qui génèrent la Vie.

La forme des peuples échappe, leur esprit reste; aussi, opposer l'esprit à la lettre, c'est opposer ce qui passe à ce qui demeure.

La religion, relevant de l'esprit de la communion des peuples, est seule capable d'établir l'équilibre dans

l'œuvre de Vie, d'être l'agent de correspondance entre l'état intellectuel et l'état social, d'assurer le repos de l'être satisfait par l'harmonie de l'esprit et de l'existence, en un mot d'identifier la Justice, la beauté, la bonté céleste, pour abreuver et nourrir à leur source l'humanité travaillant dans les ténèbres à continuer les efforts accumulés de l'Etre vers la Lumière.

L'ensemble de l'édifice social ne se confirmera sur son fondement que par la généralisation des principes, résumant dans la religion spiritualisée le séculier et l'infini, le particulier et l'universel, répondant aux volontés de la Nature par le principe de liberté intérieure, reposant sur la logique profonde des antécédents et des conséquents de la liberté et du nécessaire, dans la direction du Progrès extérieur.

En dernier résumé :

Puisque la doctrine du Christ, contrairement à celle de l'hermétisme oriental, procède de l'esprit d'universalité et de perfectibilité, révélant le point de vue des vérités rationnelles dans les profondeurs de l'Évangile, le sermon sur la montagne s'est fait pour le relèvement moral de l'homme de tout temps et de tout pays ; du sommet de la morale évangélique, l'esprit de la Foi, bâtissant la vraie cité de Dieu, peut embrasser les destinées intellectuelles de l'humanité, dans une conception supérieure de la vie, fournir à l'homme par la loi du meilleur progressif le principe de l'amélioration individuelle et sociale, peut, en un mot, réaliser ses destinées effectives en se mettant d'accord avec l'universel, en donnant un lieu à tous les cultes, en établissant la paix dans

l'Égalité du souverain Bien. Si, comme dit Quinet, « La religion est réellement la colonne de feu précédant les peuples dans leurs marches à travers les siècles », n'est-ce pas à la rénovation religieuse, dominée par la foi évangélique, à réaliser l'unité de la Lumière, de vérité intelligible, dans le but sacré de l'union des esprits, des cœurs et des volontés, dans la paix et la liberté ordonnant l'armée de Dieu.

Ainsi l'Église, en voulant bâtir la société sur le dogme supprimant la raison qui découvre et qui crée, a tenté d'établir un ordre contraire à l'ordre naturel des choses : la moisson de vie, d'avenir, de liberté, par force intime de l'Esprit s'attachant aux principes de perfectibilité et d'universalité, le but moral de la création étant le Parfait.

Le règne de Dieu étant intérieur, l'unité future de l'Eglise rencontre son fondement dans l'union spirituelle.

La véritable Église se faisant dans les cœurs par l'extension de la charité, par la communion des nations, par l'unité de la conscience de l'humanité, dans laquelle se revèle le Dieu caché au pusillanisme, mais visible à l'œil qui regarde en haut, les traditions de la vraie science, comme les principes intimes de l'Evangile, adhèrent aux lois saintes de la Raison et du Progrès.

Aussi l'Église, concentrée en elle-même, repoussant l'importance de l'ordre des temps, opposant la pétrification de la lettre « qui tue » à la série progressive de l'Esprit « qui vivifie », rejetant en un mot les lois saintes de la raison et de la liberté, se détourne de la

marche harmonique des intelligences vers un centre commun de Lumière, se condamne d'elle-même à l'isolement, et pose sur ses actes le sceau du deuil de l'avenir, témoignage de néant !

Mais pour que l'Eglise s'attache aux résultats de la conquête morale, comme à l'inaliénable et irrévocable œuvre de Dieu ; pour que, fidèle à l'idée d'équité que poursuit tout cœur conscient, elle marque l'issue du repos et du bien suprême que veut l'être idéal dans cet éclair de vie, qui glacerait l'esprit d'effroi, si les prodiges de la divination passé et avenir ne se coordonnaient pour produire l'image des vivantes harmonies de l'Infini, que faut-il? que l'Eglise renonce aux triomphes des mots, et arrête son acte de Foi, non à la lettre, mais à l'esprit, dans la grandeur absolue de l'idée qui ne vient de personne.

Alors, projetant la série de ses destinées futures par le développement de son activité libre, se nourrissant, se fortifiant de son identité avec la plénitude de l'Esprit de Vie, dominant les troubles de l'heure par l'impérissable puissance du refuge inviolable des faits de la pensée chrétienne, l'Eglise serait le véritable tabernacle de la nouvelle alliance. Alors, solidaire avec le fait irréductible du progrès, qui s'accomplit selon son principe, que nous y adhérions ou non, mais qui agrandirait le champ de sa connaissance selon la mesure de l'esprit, par le concours des intelligences unies dans une même Volonté, l'Eglise pourrait s'assumer la responsabilité morale, garantissant de convoitises la réforme sociale en prouvant le bien dans l'Union.

YALTA.

Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix

(THÈSE DE LICENCE)

URIM ET THUMIM

On sait que les Hébreux appelaient ainsi la tablette de gemmes que portait le Grand-Prêtre sur la poitrine; on a attribué à cette tablette les significations les plus diverses ; on l'a dotée de vertus divinatoires et thérapeutiques qu'il était possible qu'elle possédât, à mon sens, mais dont les preuves certaines sont peut-être trop peu nombreuses.

Pour se faire une notion exacte de son aspect et de son rôle symbolique, il suffisait de collationner les textes hébraïques et de comparer les différentes versions de la Bible qui en traitent. C'est ce qu'a fait le docteur Bellermann, dans un opuscule rarissime dont je dois la communication à l'obligeance de M. Stanislas de Guaita (1) ; et c'est d'après ce petit

---

(1) Voici le titre complet de cet ouvrage: *Die Urim und Thumim, die altesten Gemmen, eiu Beitrag zur biblisch Hebraischen Alterthumskunde*, von *Joh. Joach. Bellermann*, doct. en théologie et en philosophie, conseiller du Consistoire de Prusse, prof. extraord. de théologie à l'Université de Berlin, directeur du Gymnase de Berlin-Cologne, chevalier de 3me classe de l'Aigle-Rouge de Prusse, membre hon. de l'Université impériale de Casan, membre de l'Académie des Sciences d'Erfurt, de la Société des « naturforschender Freunde » de Berlin, de la Société patriotique et de celle d'Histoire naturelle de Westphalie. — Berlin, 1824, bei der Nicolaischen Buchandlung ; 1 vol. pet. in-18, de 112 pages, avec un frontispice en couleurs et plusieurs tableaux, dont un hors texte.

livre que je vais transcrire les notions les plus certaines à ce sujet, me réservant d'y ajouter, pour essayer d'en pénétrer le symbolisme, quelques commentaires mystiques, comme dit Bellermann, qui d'ailleurs montre une tournure d'esprit des plus positives.

HABILLEMENT DU GRAND-PRÊTRE

Les vêtements du Grand-Prêtre comportaient d'abord des jambières de byssus : מכנס-בד, *Micnesi-bed*, περισκελῆ (vers. des Septante), *feminalia* (Vulgate); ce byssus est aussi appelé dans la Bible *Schesch*, *Bed*, *Buz*, βύσσος; il était fourni par le *gossypium arboreum* et non par le lin; un long vêtement de byssus blanc, שש, *Schesch*, tissé en losanges, et serré à la taille par l'*Abnet*, (אבנט, Αβανὴθ de Josèphe), descendait jusqu'aux chevilles; on le nommait כתנת תשבץ, *Cthoneth thaschbez*, χιτών κοσυμβωτός (Septante), *tunica ocellata*, *tessellata* (Vulgate); Aquila et Symmachus l'apellent συσφιγκτός. Dans l'exercice de ses fonctions, le Grand-Prêtre allait pieds nus; une sorte de toge bleue à manches, qui descendait jusqu'aux jarrets, se mettait par-dessus; c'était le מעיל, ποδήρης (Septante), *tunica* (Vulg.); son bord inférieur était orné de touffes de byssus azur, pourpre et écarlate, entre lesquelles étaient suspendues des clochettes destinées à annoncer l'approche du Grand-Prêtre. Recouvrant tout cela, l'*éphod*, אפוד, ἐπωμίς (Sept.), *superhumerale* (Vulg.), — improprement appelé manteau par Mendelssohn, — se composait de deux pans tombant sur le dos et sur la poitrine, attachés par des cordons, descendant jus-

qu'à mi-cuisse, et richement brodés d'or; les trois couleurs de l'éphod étaient le תכלת, bleu céleste, — le ארגמן, violet, — et le תולעת שני, l'écarlate; une ceinture de byssus aux mêmes couleurs le prenait à la taille, et tombait sur le côté (השב־אפוד, lien de l'éphod). Un carré de byssus double, également tricolore, le השן המשפט, *choschen hammischaf*, χερισήθιον, (Sept.), *rationale* (Vulg.) — attaché en haut par deux chaînes d'or, en bas par deux cordons azur, servait à recevoir l'*urim et thumim*, האורים והתמים, les douze pierres précieuses, qui sont le sujet de cette étude. Sur les épaules se trouvaient deux pierres taillées de bérylle שהם, où étaient inscrits les noms des douze tribus, « d'après l'ordre de naissance de leurs fondateurs ». Un bandeau ou turban de byssus couvrait la tête : מצנפת, *miznepheth*, κίδαρίς (Sept.), *cidaris*, *tiara* (Vulg.); et une lame d'or était placée sur le front: ציץ, *ziz*, πέταλον *lamina*, sur laquelle le nom du Saint-Tétragramme était gravé : קדש־ליהוה.

LA TABLETTE DE GEMMES

Le passage de Moïse auquel se rapportent toutes les notions que l'on possède sur l'Urim et Thumim a été interprété à faux par la plupart des traducteurs; Luther, Dav. Michaelis, Mosès Mendelssohn se figuraient l'Urim et Thumim comme indépendant des douze gemmes pectorales; les uns en ont fait des Teraphims (Spencer), ou des instruments divinatoires (Michaelis, David Kimhi, Abenesra); les autres

(de Wette, Augusti) ont bien reconnu l'identité de ces deux objets, mais ils se séparaient dans leur recherche des moyens que l'on employait pour indiquer par cette tablette la volonté de Jehovah. Josèphe (*Ant.* 3, 8-9) admit le premier des variations dans l'éclat des gemmes, selon que la réponse à la question posée devait être affirmative ou négative, et un grand nombre de commentateurs se rangèrent par la suite à son opinion; d'autres rabbins admirent des réponses littérales, puis des permutations de lettres, etc...

Les Septante ont traduit Urim et Thumim par δήλωσιν καὶ ἀλήθειαν (1) (manifestation et vérité); la Vulgate par *Doctrina et Veritas*; la version syriaque *Nahiro veschalmo: brillants et parfaits*; l'arabe, *les saintetés et les vérités*; la chaldaïque d'Onkelos, la persique et la samaritaine sont conformes au texte hébreu. Ionathan y ajoute ceci: « Les Urim éclairent et découvrent, « les Thumim perfectionnent, car sur elles (les pierres) est le nom de יהוה. » Dans le *Targum hierosolymitanum*, le passage manque; Aquila, Symmaque et Théodotion serrent de près le texte original.

Mais aucun de tous ces traducteurs n'a remarqué que *Urim* signifie éclairants, et *thumim*, parfaits; et que le génie de la langue hébraïque permet d'appliquer ce qualificatif de « resplendissantes » aux pierres précieuses: c'est ce que Bellermann établit d'une façon péremptoire en traduisant les vers 10, 13, 17

---

(1) Ælien (*Var. hist.* XIV, 34), et Diodore disent que le Grand-Prêtre d'Egypte portait sur la poitrine un saphir sur lequel le mot 'Αλήθεια, était gravé.

et 21 du ch. XXXIX de Moïse ; les vers. 14, 16 du XXVIIIe chap. d'Ezéchiel, et le vers. 1 du IVe chap. des *Lamentations de Jérémie.* « Quant au moyen qu'employait le Grand-Prêtre pour recevoir les réponses de Jéhovah, ajoute-t-il, c'était l'inspiration intérieure, l'intuition divine, le pur désir, le רוח הקדש, le souffle divin.

On trouve dans le *Livre des Juges* quatre cas de semblables oracles (I, 1 et 2, et XX, 18, 23, 28) ; cinq dans le premier livre de Samuel, trois dans le second livre, etc.

LES GEMMES

On trouve le nom des pierres dans les chap. XXVIII, 17-20, et XXXIX, 10,13 du livre de Moïse ; Ezéchiel, dans sa description de Tyr, en cite neuf sur douze (XXVIII, 13) ; et l'*Apocalypse* (XXI, 19 et 20) les donne toutes, mais dans un ordre différent. La table n° 2 donne la liste des noms de ces gemmes dans les différentes versions de la *Bible.*

CONCORDANCES ENTRE LES GEMMES DE SANTÉ, ZODIACALES, ET DES APOTRES (1)

On trouvera dans Orphée, Téophraste, Pline, Solin,

---

(1) Le nom des apôtres à qui ces pierres sont consacrées est tiré d'une édition de la *Vulgate* faite à Venise. 1747-1757, en 28 volumes gr. in-4°, édition dont les commentaires sont faits par des savants, Jésuites pour la plupart, tels que Tirinus et Rœus.

Marbodus, Paracelse, Agrippa, Gaffarel, Reichalt, des renseignements nombreux sur les propriétés magiques de ces pierres précieuses; talismans et totaphas pour les Orientaux, éparthema, apotropeon et periamma des Grecs, phylactérion des Alexandrins, amulettes des Romains; elles correspondent aux signes du Zodiaque, dans le même ordre que les énumère l'*Apocalypse*, telles qu'on peut les voir dans le tableau ci-contre.

TABLE 1

PIERRES de l'Apocalypse	PIERRES d'Aaron	MOIS	ORDRE d'après Moïse	VERTUS D'APRÈS MARBODUS	SYMBOLISME d'ap. Marbodus	APOTRES
Jaspe.	Jaspe.	Mars	12	Contre la fièvre et la rage, facilite les accouchements ; enchâssé dans de l'argent, chasse les cauchemars.	Foi.	Pierre.
Saphir.	Saphir.	Avril	5	Contre la médisance et la tromperie, donne la liberté, entretient la concorde.	Espérance.	André.
Chalcédoine.	Agate.	Mai	8	Fait gagner les procès.	Silence.	Jacques le M.
Emeraude.	Emeraude.	Juin	3	Deviner l'avenir, fortifie les yeux.	Activité.	Jean.
Sardonyx.	Onyx.	Juillet	6	Donne des cauchemars et des tracas.	Chasteté.	Philippe.
Carnéole.	Carnéole.	Août	1	Annule les effets de la précédente	Martyre.	Barthél.
Chrysolithe.	Chrysolithe.	Sept.	10	Enchâssé dans l'or, rend brave la nuit et chasse les mauvais esprits.	Sagesse.	Mathieu.
Bérylle.	Bérylle.	Oct.	11	Entretient l'amour conjugal, guérit les maux d'yeux et de foie.	Vœux pieux.	Thomas.
Topaze.	Topaze.	Nov.	2	Guérit les hémorrhoïdes, refroidit l'eau chaude.	Contemplat[on]	Jacques le M.
Chrysoprose.	Rubis.	Déc.	4	Propriétés inconnues.	Amour.	Thaddée.
Hyacinthe.	Hyacinthe.	Janvier	7	Donne des forces, chasse la tristesse.	Vie pure.	Simon.
Améthyste.	Améthyste.	Février	9	Guérit de l'ivrognerie.	Humilité.	Mathias.

BIBLIOGRAPHIE

Sources philologiques. — La *Polyglotte* de Walton, et les traductions y insérées. — La *Version des Septante*, édit. de Breitinger.

Le *Nouveau Testament*, édit. de Wettstein, pour l'Apocalypse. Les Commentaires de Ben Nachmann, Bechai, Levi ben Gerschom, Abarbanel, Abenesra, Menochius, Tirinus, Delrio, Serarius, Barradius, Villalpandus, Francesco de Ribera, S. J. *Commentario in Apocalypsin*; — l'édition que Sabatier a faite dans son *Biblior. versiones antiquæ*, de l'*Itala*, *antiqua antehieronymiana*, Reims, 1743, 3 vol. in-f°. — L'édition de Wilkins : *Pentateuchus ægypt.*, Londres, 1731, in-4°. — Le *Codex Venetus Villoisonii* (trad. grecque de plusieurs endroits de l'*Ancien Testament*, en particulier du *Pentateuque*), éd. Ammon, Erlang, 1796, 2 vol. in-8.

Flavius Josèphe, *Antic. Jud.*, III, 7, 5, et *Hist. bell. jud.* V, 5, 7, p. 337, éd. de Havercamp, Amsterdam, 1726, in-f°.

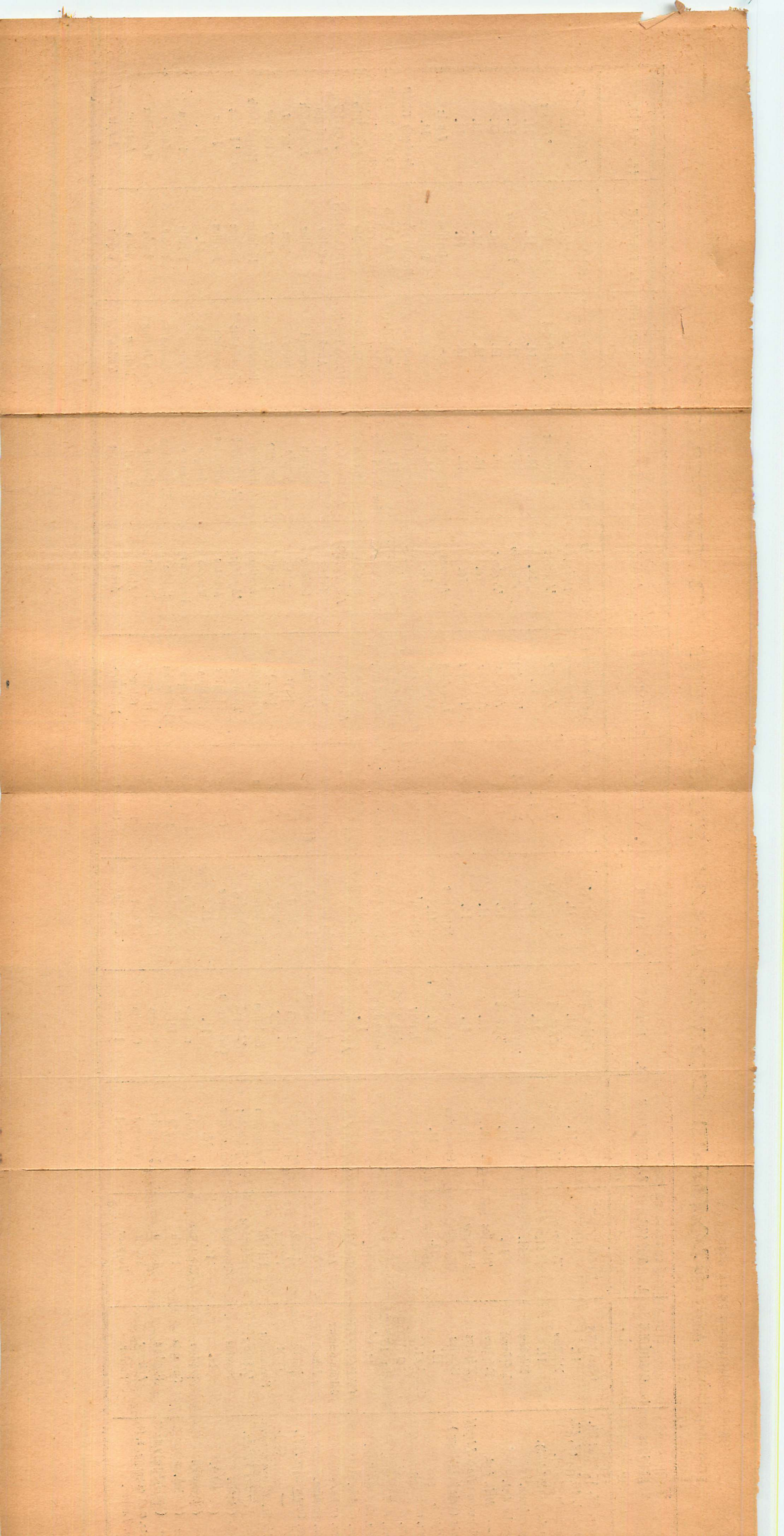
Philon d'Alexandrie, *Opera*, éd. Mangey, Londres, 1740, 2 vol. in-f°.

Epiphane, évêque de Salamis : Περὶ τῶν ιβ' λίθων, τῶν ὄντων ἐν τοῖς στολισμοῖς τοῦ Ἀαρὼν dans ses *Œuvres*, éd. de Dionys Petav., Cologne, 1682, 2 vol. in-f° (t. II, p. 225 et 233).

Sources scientifiques. — Parmi les œuvres connues sous le nom d'Orphée, vingt poèmes sur les pierres

TABLE COMPARATIVE DES 12 GEMMES

TEXTES	1. CARNÉOLE	2. TOPAZE	3. EMERAUDE	4. RUBIS	5. SAPHIR	6. ONYX	7. HYACINTHE	8. AGATE	9. AMÉTHYSTE	10. CHRYSOLITHE	11. BERYLLE	12. JASPE
oïse, 28, 17-20 et 39.	Odem אדם	Pit'dah פטדה	Bareketh ברקת	Nophec נפך	Sapphir ספיר	Jahalom יהלם	Leschem לשם	Sch'bo שבו	Achlamah אחלמה	Tharschisch תרשיש	Schoham שהם	Jaschpeh ישפה
zéchiel, 10-13, 28, 13.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Manque	Manque	Manque	Id.	Id.	Id.
eptante (Moïse).	Σάρδιον	Τοπάσιον	Σμάραγδος	῎Ανθραξ	Σάπφαιρος	’Ονύχιον	Λιγύριον	’Αχάτης	’Αμέθυσος	Χρυσόλιθος	Βηρύλλιον	’Ἴασπις
eptante (Ezéchiel).	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.
pocalypse.	Σάρδιος	Id.	Id.	χρυσόπρασος	Id.	Σαρδόνυξ	’Τάκινθος	Χαλκηδών	Id.	Id.	Βήρυλλος	Id.
sèphe *Ant.*	Σάρδονυξ	Id.	Id.	῎Ανθραξ	Id.	῎Ονυξ	Λιγύρος	’Αχάτης	Id.	Id.	Id.	Id.
— *Bell. jud.*	Σάρδιον	Τόπαζος	Id.	Id.	Id.	Id.	Λιγύριον	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.
piphanius : *De XII lapid.*	Σάρδιος	Τοράζιον	Id.	Id.	Id.	’Ονύχιον	’Τάκινθος	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.
ala (Voir la bibliogr.)	Sardius	Topazius	Smaragdus	Carbunculus	Sapphirus	Onychinus	Lyncurius	Achates	Amethystus	Chrysolitus	Berillus	Jaspis
ulgate.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Ligurius	Id.	Id.	Chrysolithus	Beryllus	Id.
rs. syriaque.	Sumoko סומקא	Sorgo זרגא	Borko ברקא	דדידא	Saphilo ספילא	Nekeh'to נקעתא	Koncenun קנכנון	Karcedno קרכדנא	Hhen Hheglo עין עגלא	Thorschisch תרשיש	Berullo ברולא	Jaschpeh ישפה
rs. d'Onkelos.	Samkam סמקן	Iarkan ירקן	Ismaragdin אזמורגדין	Barkan ברקן	Schabsis שבזיז	Sakalum סכהלום	Kincire קנכירי	Tarkja טרקיא	Id.	Crum Jamma כרום ימא	Burla בורלא	Pantire פנטירי
rs. de Jonathan.	Samuktha סמוקתא	Iaruktha ירקתא	Ismorad אזמורד	Barkatha ברקתא	Saphirinon ספירינון	Cadcodin כדכודין	Kancerinun קנכירינון	Parkja ערקיא	Hhen Hegel עין עגל	Id.	ברלירותהלא	Apanturin אפנטורין
rg. de Jérusalem.	Id.	Id.	Smargedin	Id.	Simphurina	Calcdana	Sosin	Bdolcha	En egla	Id.	Brulin	Margalitha
rs. Cophte.	CΑΡΔΙΝΟΝ	ΤΟΠΑΖΙΟΝ	CΜΑΡΑΓΔΟC	ΑΝΘΡΑΞ	CΑΠΦΙΡΟC	ΟΝΙΧΙΟΝ	ΛΤΓΙΡΙΟΝ	ΑΧΑΤΗΣ	ΑΜΕΘΓCΤΟC	ΧΡΙCΟΛΤΘΟC	ΒΗΡΙΛΛΙΟΝ	ΑCΠΙC
rs. arabe.	Jakuth achmar	Azpnar	Samurod	Cochli	Maha (alballur)	Bahraman	Gasah'	Sebog	Pirusag	Asrak	Ballur	Jaschaph
rs. persane.	Jakuth	Laal	Smorad	Caugeschem	Lassurad	Almas (diamant)	Ieschem	Scheber	Pirusah	Marvarid	Ballur	Jidschedeh
rs. Samaritaine (28).	סמוק	סמק	סמקמק	חכום	הכם	חכמכם	ירוק	ירק	ירקרק	עואר	אבר	עברבר
— (39).	אדם	דחמה	אדבק	עכאר	עבר	עברבר	סמוק	סמק	סמקמק	עכום	עכס	עכמכס
bboth. *Glossa magna.*	Sardanegin	Pit'dah	Ismaragdin	Cochalim	Sanpherinon	Bardigin	Djakinthin	Acatim	Hamisin	Krumtasin	Pralukin	Margalithoth
dex Venetus Villois.	’Αδάμης	Κρούσαλλος	Σμάραγδος	῎Ανθραξ	Σάφειρος	῎Ονυξ	Τάκινθος	’Αχάτης	’Αμέθυστοξ	Χρυσόλυθος	Manque	’Ἴασπις
ch. (*Itala*).	Sardius	Topazius	Smaragdius	Carbunculus	Sapphirus	Onychinus	Ligurius	Achates	Amethystus	Chrysolith	Berillus	Jaspis
— (*Vulgate*).	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Onyx	Manque	Manque	Manque	Chrysolithus	Id.	Id.
— (Syriaqne).	Sordun	Krustallos	Smorgodo	manque	Saphilo	Margonitho	Manque	Karcedno	Manque	Manque	Berullo	Zjaspun
— (Arabe).	Suwarda	Pittah	Smarda	Id.	Sabardscheda	Barahman	Dschasaha	Saicha	Pirusadscha	Manque	Ballur	Juszpa
— (Chaldaïque) v. lig. 12	Samkan	Iarkan	Ismargdin	Barkan	Schibses	Sabhalom	Manque	Manque	Manque	Crum Jamma	Burla	Pantherin
phr. Chald. du *Cantiq.* 5, 14.	Achmor	Topag	Ismorad	Cochale	Espor	Barkan	Gihar	Akik	Prosag	Meribag	Birla	Apantor
s. Luther.	Sarder	Topaser	Smaragd	Rubin	Sapphir	Demant	Lynkurer	Achat	Amethyst	Türkis	Onych	Jaspis



précieuses, intitulés Λιθικά; voir l'Ὀρφέως ἅπαντα, Lipsiæ, 1764, in-8.

Téophraste : Περὶ λίθων. Hill a divisé le texte en paragraphes dans son édition de Londres, 1746 et 1772, in-8; A.-H. Baumgartuer a suivi cette division (Nüremberg, 1770, in-8), tandis que J. de Laet donne le texte ininterrompu : *De gemmis*, Lugdun. Batav. 1677, in-8.

Pline l'Ancien, au livre XXXVII de son *Hist. nat.*, traite des pierres précieuses ; une bonne édition est celle de Harduin, Paris, 1741, in-f°.

C. Jul. Solin l'a résumé ; Psellus donne un traité grec *sur les vertus des pierres* (XI[e] siècle).

Isidore de Séville a rassemblé pas mal de documents sur les pierres précieuses dans l'*Originum seu etymologiarum libros XX.*

Marbodus, évêque de Rennes : *Liber lapidum seu de gemmis*, éd. Joh. Beckmann, Gottingue, 1799.

Jo. Braunius : *De vestitu sacerdotum Hebræorum.* Amsterdam, 1680, in-4.

Vateluis : *Dec. X exerc. VIII, de Jaspide. S. S.*

M. Hiller : *Tractatus de gemmis XII in pectorali pontificum Hebræorum.* Tubingue, 1698, in-8.

Lundii : *Judische Heiligthumer*, Hamburg. 1701.

Scheuchzer : *Physica sacra.* Augsburg, 1731, in-f°.— (Voir pour les autres auteurs la —.)

Fabricii : *Bibliographia antiquaria*, édit. Schaffausen. Hamburg, 1701, p. 501 et suiv.

Brückmann : *Abhandlung von den Edelsteinen.* Braunschweig, 1773, in-8.

Joh. Beckmann : *'Beitrage zur Geschischte der Erfindungen*. Leipzig, 1782.
Joh. Beckmann : *Vollstandige Geschichte der Erfindungen*. Zürich, 1786, in-f°.
Joh. Beckmann : *Anmerkungen zum Marbodus*. 1799.
Gurlitt : *Progr. ûber die Gemmenkunde*. Magdebourg, 1798.
Wiedemann : *Handbuch des orygnostischen Theils der Minéralogie*. Leipzig, 1794, in-8.
Emmerling : *Lehrbuch der Mineralogie*. Giessen, 1793, in-8, 3 vol.
De Launay : *Minéralogie des Anciens*, Bruxelles, 1803, in-8.
Hoffmann et Breithaupt : *Handbuch der mineralogie*. Fribourg, 1815-1817, 4 vol.
Joh. de Laet : *Gemmarum hist.*, Lugduni Batavorum, 1647, in-8.
Joh. de Laet : *De gemmis quibus præmittitur Theophrastus*. Lugduni Batav., 1647.
Deux mémoires sur l'améthyste dans l'*Hist. de l'Académie des Inscript*, t. III, 268, et t. XXXVI, 18.
Lippert : *Dactyliotheka*.
Zappe : *Mineralogisches Handlexikon*. Wien, 1817, in-8.
Hauy : *Traité des caractères physiques des pierres précieuses*. Paris, 1817, in-8.
Fladung : *Ueber die Edelsteine*. Pesth, 1819.
Winckelmann : *Description des pierres gravées de la collection du baron Stosch*. Florence, 1760, in-4, traduit par Schlichtegroll : *Dactyliotheca*

Stoschiana, un vol. gr. in-f° avec grav. Voir aussi des autres ouvrages.

CONCLUSION

La partie matérielle, le « corps » de la question, a, on le voit, été l'objet d'investigations nombreuses, et est par conséquent bien connu ; son rôle, sa vie, n'a guère donné lieu à plus de recherche. Mais ce qui n'a pas encore, du moins à ma connaissance, été entrepris, c'est la description du symbolisme de ces pierres. Aucun exégète ne s'est occupé de la signification des vêtements du Grand-Prêtre. Quelques rares kabbalistes ont seuls écrit quelques lignes là-dessus. Pourtant, Moïse, l'auteur de tout ce rituel, ne l'a pas fait sans raison ; et le savant colossal qui a écrit le *Berœshit* a dû cacher sous ces noms de Schesch, d'Ephod, d'Urim, de Thumim des notions physiogoniques ou cosmogoniques d'un intérêt incontestable. Analyser tous ces mots par leur décomposition en signes, comparer la matière de ces vêtements avec les fonctions sacerdotales ; retrouver le rang des douze pierres sur leur tablette, comparer leurs hiéroglyphes avec ceux des douze patriarches d'Israël, voilà, en peu de mots, ce qu'il y aurait à faire, et ce que j'aurais fait si je n'avais pas craint de dépasser les bornes qui m'ont été prescrites. Telles qu'elles sont, ces quelques pages suffiront, je l'espère, à donner, sur la question toute spéciale qui y est traitée, des notions assez précises.

SÉDIR.



PARTIE LITTÉRAIRE

LE MAL D'AMOUR

I

Jeanne s'en allait là-bas dans le chemin, la tête hautaine au masque de mépris, pourtant une certaine hésitation dans la démarche. Ainsi, Jacques l'avait poursuivie si longtemps, essayant de faire passer dans la douceur de ses regards toutes les caresses que son cœur gardait pour elle, humble et petit, pour en arriver à se faire brutalement chasser par cette phrase, si absurde dans la bouche d'une femme qu'on aime : « Je suis mère ! » Pourtant elle avait paru l'encourager, souvent elle avait souri tendrement à ses tendres regards d'amour, souvent elle avait été bonne pour lui. Mère ! oui, elle était mère, mais était-ce pour ce pâle enfant de sept ans, dont la vie semblait un souffle, qu'elle devait rendre un si brutal arrêt ? Une révolte sourde naissait dans le cœur de Jacques ; il se prenait à haïr cet enfant, qui ne lui avait rien fait et qui allait mourir.

Il se rappelait : Une fois, dans la châtaigneraie qui se découpait là-haut sous le couchant, au sommet du coteau, il s'était blotti derrière un tronc noueux en apercevant Jeanne. Là passait le chemin qui conduisait à son cottage, et il n'était pas rare de la voir errer silencieusement, plongée dans d'obscures pensées. Et, ce jour-là, il s'était blotti derrière un arbre pour l'admirer. Et elle venait lentement, lentement ; puis, près de lui, sans le soupçonner, elle s'était assise sur un banc grossier, dans une attitude pensive, et elle tressaillait doucement. Derrière elle, il avait avancé prudemment la tête, et il voyait, rempli d'un muet effroi, les fins cheveux et la nuque blanche, pris d'une tentation irrésistible. Une odeur capiteuse montait de cette radieuse tête de femme ; il fut obligé de se retenir à l'arbre : il était gris. Oh ! l'invincible folie que l'amour ! Il n'avait pu s'empêcher de ravir un baiser à cette nuque blanche !

Alors, oh ! il se rappelait maintenant tous les détails : elle avait poussé un cri d'émoi ; mais, en voyant le téméraire, son visage avait paru rayonner d'une indicible mais furtive joie, immédiatement suivie d'un regard de hautaine colère. — Il avait rampé, demandé grâce, il l'aimait tant ! Elle avait souri de nouveau et l'avait consolé, en le nommant familièrement Jacques, son petit nom. Il avait osé, que n'ose pas la passion éperdue ! la nommer Jeanne. Elle avait tout pardonné, et, laissant sa main aux lèvres du pauvre amoureux, elle lui avait ainsi permis d'espérer.

Oh ! que ce jour était loin ! Depuis, elle l'avait traité

avec une rigueur dure, comme une mère offensée de cette muette adoration. Et lui s'était courbé, avili, pour se faire plus petit que l'enfant, et avoir ainsi une humble place dans ce cœur orgueilleux. Et aujourd'hui, plus rien. D'un ton qui ne laissait aucun espoir, elle lui avait dit de ne plus lui parler, c'était fini.

Et longtemps il la regarda qui s'en allait d'une démarche à la fois fière et hésitante. Avant de disparaître, elle tourna la tête pour le voir encore.

II

Que les jours lui parurent longs ! Il se sentait brûler du désir fou de la revoir, et pourtant il n'osait pas, il avait peur de lui déplaire. Malheureux Jacques ! Peu à peu cependant il avança près du chemin étroit où elle passait chaque jour, et un beau soir il eut le contentement ineffable d'apercevoir la mince silhouette de celle qui traînait son cœur passer en rêvant sur le ciel rougi.

Lorsqu'il eut osé venir chaque après-midi jusqu'à la limite du bois qui noircissait le vallon, il s'arrêta, pensant qu'il serait téméraire d'aller plus avant. Là, il restait deux, trois heures à piétiner dans les feuilles sèches, brûlant de fièvre de voir Jeanne apparaître, et lorsqu'enfin elle était venue et qu'elle s'était assise là-haut dans la châtaigneraie, sur le banc où il lui avait ravi ce baiser qui lui brûlait encore les lèvres, il restait immobile à la contempler, furieux, et les tempes

battantes, de cette âpre fureur de ne pouvoir la posséder que par la force brutale, de cette crainte éperdue de lui déplaire. Et quand Jeanne partait, Jacques se cramponnait aux arbres pour ne pas bondir après elle, sentant que son cœur s'en allait de sa poitrine pour la suivre. *(A suivre).*

VISIONS MYSTIQUES

L'ANGE DE LA PRIÈRE

Des musiques d'argent chantent dans la lumière,
Et le soupir ailé s'en va, rêve ou prière,
Dans les floraisons d'or des firmaments d'azur.
Au loin, l'ange a passé modulant un chant pur,
Et ses doigts rayonnants ont tressé des guirlandes.
Il est sorti, tout blanc, de la nuit des légendes,
Et les Vierges l'on vu traverser le ciel bleu
Comme un flocon poussé par le souffle de Dieu.
Il est entré, sans bruit, dans l'église gothique,
Et les Saints, endormis en un repos mystique,
Ont ouvert leurs yeux d'or au fond des clairs vitraux,
On a vu resplendir l'autel et les émaux
Comme aux temps des Hébreux reluisait l'arche sainte.
On entend le bruit lent d'une cloche qui tinte.
Dans les bras d'une Vierge un Enfant-Dieu sourit.
Tout ému, le vieux prêtre, interrompant le rit,
Voit, porté par les chants, l'encens et la lumière,
Planer sur l'ostensoir l'Ange de la Prière.

IVAN DIETSCHINE.



BIBLIOGRAPHIE

Charles Fauvety. — *Nouvelle Révélation.* — *La Vie.* — *Méthode de la Connaissance.* — En vente à la librairie du Merveilleux, 1892, in-16 de XLVII-245 pages.

Le philosophe estimé qui est l'auteur de ce petit livre se donne pour tâche d'exposer une conception générale du monde et de la vie ; il commence par montrer l'insuffisance de ce que nous enseigne là-dessus le catéchisme chrétien, et en général les défauts de toutes les religions passées (1). Puis, il nous propose une nouvelle révélation, qui « n'a rien de surnaturel, rien de miraculeux ; elle est, en outre, aussi impersonnelle que possible, car elle éclate de toute part ; et pour la faire se manifester au grand jour, il suffit d'interroger l'esprit humain au point où il est arrivé de son développement, et d'accoucher les âmes. »

« Accoucher les âmes ! » La belle expression ! Comme elle montre bien la science profonde de celui

(1) Cependant, que M. Fauvety me permette de protester contre ses opinions sur les Anciens : « Ils n'avaient pas idée de l'immensité de l'Univers » ; — et les cosmologies égyptienne et indoue ? — « le monde chez eux était censé n'avoir guère plus de quatre mille ans d'existence », — et Manéthon, et les Brames, et Arrien ? — « les Grecs ne s'étaient pas élevés jusqu'à la conception de l'Unité divine », et les mystères d'Eleusis ? Je suis d'ailleurs de son avis s'il ne veut parler que des croyances exotériques.

qui l'a dit et son expérience dans la direction intellectuelle.

Mais voyons la façon dont M. Fauvety nous présente cette « impersonnelle » Révélation.

En quelques constatations rigoureusement logiques, nous sommes amenés à la vraie notion de l'*Etre*. « Cette notion, qui s'applique à tous les êtres particuliers comme à Dieu, l'Etre qui les contient tous, présente trois aspects : Le *Moi*, le *Non-Moi*, et le *Rapport*, ou le *sujet*, l'*Objet* et les *Relations* qui unissent ces deux termes. »

Si donc, d'autre part, l'Univers est une grande vérité, comme dit d'Alembert, la vie de chaque être qui le compose est à la fois subjective, objective, et relative : l'Univers, conséquemment, « est un corps animé et vivant, un être organisé. » Or, « tout être organisé, dit Cuvier, forme un ensemble, un système unique dont toutes les parties se correspondent mutuellement en coucourant à la même action définitive par une action réciproque». Le monde se meut donc par sa force propre, et c'est cette force qui est la *Vie*, par qui tous les êtres communient en l'*Etre* universel.

Nous avons trouvé le ressort occulte de l'Univers : circulus ininterrompu des forces, « moyens de rapport entre le Moi et le Non-Moi », lien entre l'Etre universel et les êtres. La mort n'est que la rupture des rapports du sujet avec les objets « qui lui constituaient le milieu nécessaire à son entretien » ; ce n'est là qu'un changement de mode. M. Fauvety, on le voit, conçoit la vie comme « le principe autonome de

mouvement qui anime tous les êtres ». L'hypothèse de Newton est à rejeter, dès lors, ainsi que l'anthropomorphisme des Juifs, et la conception du Dieu extérieur à l'Univers.

Une suite logique de ces principes est la représentation de l'homme comme microcosme, — et la possibilité qu'il a de communier avec la raison éternelle, « en vibrant à l'unisson de la vie universelle », c'est-à-dire « en suivant la logique infaillible de son perpétuel devenir tel qu'il est représenté à nos sens et à notre raison par l'universelle harmonie des choses ».

On le voit, cette révélation est littéralement l'ésotérisme de Moïse, tel qu'il est caché sous le triple voile du *Sepher*, tel que l'ont prêché les brahmes et les buddhistes, les initiés de Mitzra et ceux de l'Iran, les Gnostiques et les Hermétiques. M. Fauvety affirme encore cet acroamatisme lorsqu'il retrouve, dans la vie de la Terre, le phénomène universel, « soit ce double mouvement d'inspiration et d'expiration, de systole et de diastole, qui devient, dans le Cosmos, le mouvement centripète et centrifuge ». Et cette phrase, extraite du chapitre suivant, ne la dirait-on pas traduite de la Genèse : « La création appartient au domaine de l'idée ; elle est absolue. La réalisation évolutive est toujours relative aux milieux. »

Ce mot d'évolution me ramène au chapitre v, où est exposé le but de la vie : la perfection, dans la plénitude de l'existence ; — définition qui annule le problème du mal, en montrant la relativité comme l'essence de ce dernier, et le néant comme son origine et comme sa fin. A mon grand regret, je suis obligé de

passer rapidement ces nobles pages, remplies d'une si haute phisolophie, et d'une exposition si claire, et impitoyable parfois, des faiblesses de l'enseignement de l'Eglise pour nos curiosités et nos aspirations actuelles.

La seconde partie de l'œuvre s'ouvre; c'est la méthode de la connaissance, — méthode qualifiée non d'expérimentale, mais d'*intégrale*. Voici ses règles : soumettre toutes nos impressions, toutes nos notions au contrôle de la raison et réunir les procédés d'investigation inductifs, positifs, expérimentaux aux procédés déductifs, spéculatifs, géométriques, « pénétrant ainsi l'invisible par le visible et fournissant à l'esprit humain une norme pour la vérité et des critères de certitude. » Qui ne reconnaît là, décrite en termes presque identiques, la méthode particulière aux sciences occultes que les magistes ont qualifiée d'*analogique* ?

La réalité du moi conscient : tel est le point de départ de la connaissance ; d'elle découle irrésistiblement la réalité de l'objectif, du Non-Moi. Tout ce qui existe réellement est vrai ; la connaissance de la vérité revient donc à l'observation, intelligemment dirigée.

L'observation des faits nous en découvre, par la généralisation, les lois, c'est-à-dire « les formules rationnelles qui, dans chaque ordre de phénomènes, ramènent à l'unité la diversité des rapports de même nature ».

Ainsi s'expliquent le mouvement perpétuel de la création incessante, l'enchaînement ininterrompu des

effets et des causes qui, dans le monde physique, conservent l'Univers, dans le monde moral maintiennent les sociétés. M. Fauvety appelle *principes* les lois du monde moral ; il reconnaît la nécessité d'une science des principes, qui s'édifierait au moyen du *critère rationnel de certitude*. Ce procédé consiste en « l'universalisation par la pensée de toute notion, toute idée, tout concept d'un fait qu'on prétend donner comme une loi de la conscience ou comme un principe fondamental. Si on reconnaît alors que l'on peut concevoir ce fait comme s'étendant jusqu'à *l'universel* sans rien perdre de son identité... c'est une loi, c'est un principe ».

Ce critère est appliqué par l'auteur aux principes sociaux tels que l'Ordre, la Liberté, la Justice ; puis aux institutions sociales : la polygamie, le célibat, le prolétariat ; puis aux préceptes de la morale. Enfin la méthode intégrale donne lieu à une nouvelle classification des connaissances humaines, que je ne puis m'empêcher de reproduire, tant elle semble avoir de liens avec l'ésotérisme, — avec la loi mystérieuse de l'*Évolution de l'Idée*.

Tableau encyclopédique des connaissances humaines

SELON LA MÉTHODE INTÉGRALE

Philosophie						
	MONDE MORAL		ORDRE RATIONNEL		MONDE PHYSIQUE	
Sociologie	Economique	Noologie	Langage	Noologie	Physico-mécanique	Cosmologie
	Politique		Logique		Physico-chimie	
	Ethique		Mathématique (Musique)		Physiologie	
	Esthétique		Métaphysique		Psychologie	
Religion						

Enfin, l'auteur termine son livre par une magnifique étude sur la religion universelle de l'avenir, digne couronnement d'une œuvre parfaitement pensée et généreusement écrite. Sans se réclamer d'aucune autorité traditionnelle, M. Ch. Fauvety a retracé, d'accord avec le sublime prêtre d'Osiris, la création de l'Univers par adaptation, par émanations, comme diront les Gnostiques plus tard, — nous ayant tout d'abord mis sous les yeux la constitution tri-unitaire de ce Cosmos, constitution que tout le monde connaît pour être celle de la Kabbale, de l'Esotérisme indou, de l'illuminisme moderne. Son exposé des mouvements centripète et centrifuge, c'est toute la magie pratique : faut-il rappeler les définitions de Reuchlin, de Kircher, d'El. Levi ? — Le but de la vie, tel qu'il nous est indiqué là, n'est-ce pas celui que dévoilait le Gautama souriant à ses disciples, « la plénitude de l'existence » ? Et cette négation de l'Inconnaissable, cette toute-puissance de la Volonté, c'est le cri de guerre du penseur de Kapilavot. — Le moi conscient, « point de départ de la connaissance » et le précepte du Phil.·. Inc.·. « Etudier la Nature par l'Homme », ne sont-ils pas identiques ? N'ai-je pas entendu Wronski méditer au moyen de l'analyse ternaire les mêmes raisonnements sur la création de la Réalité ? Enfin, cette classification des sciences n'est-elle pas conçue suivant le triple quaternaire qui régit, dans le Temps, l'Evolution des Faits et l'Evolution des Idées ? (1)

Je saluerai donc en M. Fauvety un maître de la

(1) Voir les chiffres de l'astronomie brahmanique, tous multiples de 12.

philosophie nouvelle, dont l'intuition perçante nous fait jouir d'une échappée lumineuse sur les horizons spirituels de l'humanité, en même temps qu'elle rend un hommage éclatant à la science de nos maîtres traditionnels.

SÉDIR.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

QUARTIER GÉNÉRAL. — *Nouveaux locaux*. Le Groupe vient de s'adjoindre deux nouveaux centres d'action. Le premier est un local situé sur la rive gauche en plein Quartier latin. Ce local, mis à la disposition du Groupe et des Sociétés adhérentes par le président, prendra le nom de *Salle Fabre d'Olivet*. Il comprend quatre chambres, dont deux très grandes, et servira aux examens et à certains groupes d'études.

Le second est le *Laboratoire d'études pratiques* disposé pour les études d'astronomie et d'astrologie, d'hermétisme et de magie. Il comprend trois grandes pièces, dont une salle pouvant contenir trente auditeurs, et est *exclusivement réservé aux groupes fermés*. Nous rappelons qu'aucun membre n'est admis à faire partie de ces groupes avant un stage de six mois au moins. Les frais sont couverts exclusivement par les officiers des groupes intéressés. A ce propos, signalons les dons de plusieurs meubles faits par notre frère Quærens, pour la plus grande part, par Mlle Wolska, par Marc Haven et par Papus pour le reste et la mise à notre disposition d'une lunette astronomique par M. Bussereau.

Groupes d'études pour 1892-1893. Le but des Groupes d'études a paru en son entier dans le *Voile d'Isis* (n° 88). Voici la liste des officiers du Groupe pour cette année : Marc Haven, A. François, Papus, Selva, Lucien Mau

chel, Julien Lejay, Emile Michelet, Augustin Chaboseau, L. Stevenard, Paul Sédir, Mlle A. de Wolska, G. Vitoux, Jules Lermina, G. Caminade, L. Delfosse.

Cette liste est établie d'après les numéros d'ordre des Groupes. D'autre part, voici quels sont les directeurs des sections : M. L. Lemerle pour les études pratiques, Stanislas de Guaita pour les études théoriques et le Comité de direction du Groupe pour la propagande.

GROUPE N° 4

Paris, 18 octobre 1892.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Le Groupe n° 4 a repris ses études du spiritisme.

Après avoir essayé infructueusement, pendant plusieurs séances, de provoquer les phénomènes de déplacements sans contact dans une salle éclairée par une faible lueur violette, nous avons dû recourir aux anciens errements et nous replonger dans l'obscurité la plus complète.

Notre dernière séance a eu lieu le 11 octobre, à neuf heures.

L'assistance se composait de neuf personnes, dont trois médiums.

Tout d'abord, après la prière d'usage, nous reçumes, en lumière, par l'écriture mécanique, les instructions nécessaires pour la séance obscure ; puis on enleva la lumière.

Les phénomènes qui se produisirent alors furent les suivants :

Nombreux déplacements sans contact, projection de fleurs sur deux assistants; enlèvement, à une grande hauteur, d'une table en contact avec deux médiums.

Repos de quelques minutes, en lumière.

Nouvelle séance obscure.

Cette fois, les phénomènes constatés au cours de notre séance du 7 mars se reproduisent:

Les chaises de deux médiums, Mmes O... et C..., sont, ainsi que la mienne, tirées assez fortement; puis, un bruit semblable à une petite décharge électrique se

fait entendre au-dessus de la tête des médiums placés à côté l'un de l'autre.

Nous obtenons, de cette manière (en adoptant une décharge pour A, deux pour B, etc.) des communications très intéressantes.

L'intelligence qui se manifeste ainsi affirme avoir vécu, sur la terre, dans un corps humain. Interrogée sur la manière dont se produisent les phénomènes, elle se tait.

La séance spirite est levée à onze heures.

Après cette séance, nous tentons, avec succès, quelques expériences de magnétisme d'une pièce à l'autre, *toutes portes closes*.

Veuillez recevoir, Monsieur le Directeur, l'assurance de mon entier dévouement.

A. François.

Occultisme Pratique

EXTÉRIEUR

Province (*France*)

Nous recevons de notre groupe de Montpellier les renseignements suivants :

Monsieur Papus,

J'ai l'honneur de vous adresser quelques observations que nous avons faites dans un groupe d'amis tous occultistes, et en partie membres du groupe ésotérique de Montpellier, parfaitement sérieux avec un contrôle rigoureux.

Nous étions cinq autour d'une table ronde faisant l'évocation comme elle se fait d'habitude dans les séances de spiritisme. Après quelque minutes d'attente, des bruits secs ne tardent pas à se faire entendre dans la table ; nous demandons qui est là : c'est l'esprit familier qui vient à chaque séance. Après quelques demandes suivies de réponses assez satisfaisantes, nous lui demandons s'il peut arrêter le balancier d'une pendule qui se trouve sur une cheminée à un mètre de la table.

Réponse affirmative.

Nous attendons : la pendule ne s'arrête pas. Alors je me lève de la table, je fais des passes magnétiques sur la pendule, puis je place les mains une de chaque côté du balancier à distance de dix à quinze centimètres avec la volonté persistante de m'opposer au mouvement de va-et-vient.

Le tic-tac du balancier devient irrégulier et s'arrête.

Est-ce l'esprit ? je ne le crois pas.

Je crois plutôt que la concentration de la volonté serait une des causes de l'extériorisation de la force psychique qui agit directement sur le balancier ; les expériences de W. Crookes nous l'ont assez démontré. Il est certain que M. Home agissait aussi avec volonté, pour extérioriser sa force psychique, ce qui a étonné le monde savant.

Après avoir répété l'expérience, sans avoir recours à l'évocation spirite qui est fort inutile, nous sommes passés à tour de rôle tous les cinq : les quatre premiers sont restés un quart d'heure à vingt minutes sans résultats ; enfin le cinquième obtint un succès, et resta seulement dix minutes ; je le crois plus sensitif que les autres. Je ferai observer à M. Papus qu'aucun de nous n'est nullement médium : de là nous avons conclu que presque tout le monde peut facilement en faire autant sans être absolument médium.

Puisque la médiumnité est à l'état latent chez tous, il s'agit de la développer par des exercices de ce genre.

J'avouerai que l'expérience est un peu fatigante, mais on n'a rien sans peine.

C. Bourguet,

Membre du Groupe indépendant d'Études ésotériques de Montpellier.

Étranger (*Pologne occidentale*).

Notre délégué général, M. le Dr Czinski, actuellement en tournée de propagande dans la Pologne occidentale (duché de Posen), a réussi, malgré de violentes luttes de presse, à établir une représentation active et sérieuse de l'occultisme dans ces régions.

Une nouvelle branche du Groupe a été établie par lui à *Thorn*, la patrie du grand Copernic, une autre branche à *Svoda* et une troisième à *Posen*.

Dans cette dernière ville, les journaux cléricaux ont fait une campagne acharnée qui n'a pas empêché la réussite de l'occultisme, défendu par la presse libérale.

A la suite de ces succès, le Comité de Direction du Groupe a décidé de délivrer un nouveau diplôme d'honneur au Dr Czinski.

BRANCHE KUMRIS (*Bruxelles*)

ORDRE DU JOUR N° 32

DISPOSITIONS COMPLÉMENTAIRES

N° 28. Les études se poursuivent selon l'ordre déterminé à la fin de chaque séance.

Le rapporteur de chaque étude en expose le sujet.

N° 29. Le Comité directeur du quartier général institue un *Conseil kymrique* destiné à conserver les traditions du Groupe. Ce Conseil est réuni et composé par le *délégué* quand et comme les circonstances l'exigent.

Les nominations et en général toutes les dispositions complémentaires sont prises par lui de façon à revêtir un caractère collectif et impersonnel (*par ordre*).

N° 30. Le *Conseil kymrique* (sauf dispositions ultérieures),

Vu les articles 3, 21 et l'ordre du jour 29,

ARRÊTE :

L'article 21 est ainsi modifié et complété :

Vu l'extension des études ;

Vu la sélection croissante manifestée dans le Groupe ;

Vu la nécessité de diviser le travail, conformément à la diversité des intérêts pour une étude plus rapide en des réunions plus fréquentes,

Il est institué, au sein de Kymris, les sections suivantes :

A	Paracelse. (Réalisation)	Dogme et rituel.	Magie-Kabbale.	MM. Gilkin.
BC provis. réunies	Ram. (Adaptation)	Sciences divinatoires	Astrologie. Physiognomonie.	Lijau.
D	Van Helmont. (Pratique)	Expériences.	Psychométrie. Télépathie. Hypnotisme. Magnétisme.	Léo de Morville.
E	Fabre (Théorie)	Philosophie, Art. Histoire, Symbol.	Les vers dorés pythagoriciens de Lysis, par Fabre d'Olivet et toutes les question qui s'y rattachent.	Sigogne.

Les membres sont nommés dans les sections par les directeurs.

L'économie de chaque section est indépendante, sauf le respect des dispositions générales, de l'homogénéité du Groupe qui ne doit en rien être compromise et du programme d'études, l'obligation des rapports vis-à-vis de la collectivité sociale et l'exclusion de toute personne étrangère au Groupe.

Les rapports sont classés comme cahiers kymriques (voir art. 26) après approbation du Conseil. Un rapport général est adressé au Centre au mois de juin de chaque année.

Les sections font numéroter leurs études à l'ordre du jour de la Branche.

Le reste de l'article 21 continue à sortir ses effets pour les séances plénières.

L'article 23 est rapporté.

Le Conseil.

SOCIÉTÉS ADHÉRENTES

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE-CROIX

RÈGLEMENT DU SUPRÊME CONSEIL

A. — Le Suprême Conseil comprend trois chambres :

la Chambre de Direction, la Chambre de Justice et la Chambre d'Administration.

§ 1er. Art. 1er. — La *Chambre de Direction* se compose de trois membres : le fondateur et deux membres nommés par lui pour dix ans.

Art. 2. — La Chambre de Direction a tous pouvoirs pour diriger l'Ordre, pour établir les règlements de l'Ordre, les modifier ou les renouveler.

Art. 3. — La Chambre de Direction nomme tous les autres membres du Suprême Conseil.

Art. 4. — En cas de contestation quelconque, la Chambre de Direction est arbitre de droit.

Art. 5. — Elle enregistre tous les actes qui devront, pour être valables, porter la signature du président et du délégué général, ainsi que les cachets de l'Ordre.

§ 2. Art. 6. — La *Chambre de Justice* constitue le Tribunal de l'Ordre. Elle se compose de trois membres nommés pour deux ans par la Chambre de Direction.

Art. 7. — Tout R+C accusé d'avoir enfreint les règlements sera admis à s'expliquer devant la Chambre de Justice, ou, dans les cas graves, devant le Suprême Conseil, toutes Chambres réunies.

Art. 8. — Dans les cas les moins sérieux, il sera charitablement reprimandé ; il peut même être suspendu. Pour les délits les plus graves, il est passible d'exclusion.

Art. 9. — La Chambre de Justice, plénière ou non, ne peut être saisie d'une plainte que par l'intermédiaire de la Chambre de Direction, qui joue en ce cas le rôle de Chambre des mises en accusation.

En effet, dès qu'une plainte est formulée contre un R+C, la Chambre de Direction examine s'il y a lieu ou non de suivre l'affaire.

Si la chose est de peu de conséquence, le président ou l'un des membres du Suprême Conseil, délégué à cet effet, admonestera en secret le délinquant. Le délit semble-t-il d'importance ? la Chambre de Direction renverra ledit inculpé devant la Chambre de Justice, ou devant la Cour plénière du Suprême Conseil, s'il y va des intérêts généraux de l'Ordre.

Art. 10. — Dans les cas où la plainte émanant d'un

R+C est évidemment dénuée de tout fondement, la Chambre de Direction aura à examiner si le plaignant a sciemment calomnié son frère. Dans cette hypothèse, la Chambre de Direction peut décider que ledit dénonciateur sera traduit devant la Chambre de Justice, pour s'entendre condamner à la peine qui eût été portée contre le frère indûment accusé par lui.

§ 3. Art. 11. — La *Chambre d'Administration* contrôle tout ce qui a trait à l'administration de l'Ordre. Elle délègue un ou plusieurs membres pour remplir les différentes fonctions qui lui incombent (Finances, Archives, Secrétariat).

Art. 12. — Jamais, sous quelque prétexte que ce puisse être, une somme quelconque ne saurait être perçue, comme droit d'initiation, frais d'examen, de diplôme, etc...

Art. 13. — Les frais généraux sont soldés sur une caisse uniquement alimentée en principe par les dons volontaires des membres du Suprême Conseil.

Art. 14. — On décidera, le cas échéant, si l'on doit accepter les dons d'autres frères que les membres du Suprême Conseil. Ces dons ne pourront du moins être reçus que sur autorisation formelle du président dans le Conseil ; ils seront encaissés sous le contrôle de la Chambre d'administration dudit Conseil.

Art. 15. — Le Suprême Conseil, toutes chambres réunies, constitue la cour plénière du Suprême Conseil, en action.

§ 4. Art. 16. — Pour le mode d'entrée des membres dans l'Ordre, voir le règlement antérieur (*Initiation*, avril 1892). Le résultat de l'enquête est transmis à la Chambre de Direction qui décide de l'admission ou du rejet de la requête du postulant.

Art. 17. — *Cas d'exclusion ou de refus d'initiation.* Ne peuvent être affiliés, à moins d'une dispense spéciale, tout exceptionnelle, les tenants de certaines industries, tels que logeurs, hôteliers, cafetiers, bookmakers, etc., ainsi que les somnambules ou spirites pratiquant pour de l'argent. La dispense ne peut être accordée, en des cas très rares, que si le candidat irrégulier a rendu à l'Ordre un service notable, ou lutté utilement, et d'une

sorte suivie, pour la propagation de nos doctrines.

Art. 18. — Après avis de la Chambre de Direction, le candidat est admis à l'examen ; au début de l'examen, le président du jury lui donne connaissance des règlements généraux et des engagements qu'il doit prendre vis-à-vis de l'Ordre.

Art. 19. — Pour le programme des examens, voir l'*Initiation* (avril et août 1892).

Art. 20. — Le jury d'examen est nommé par la Chambre de Direction, à laquelle doit appartenir au moins un des trois membres qui le composent. Dans un cas de nécessité absolue, un membre de la Chambre de Direction peut représenter le jury à lui seul, mais sous condition de faire valider les diplômes délivrés par qui de droit.

Art. 21. — Après l'examen, le jury délibère sur l'admission ou l'ajournement du candidat, suivant ses notes, et lui fait connaître sa décision.

ORDRE KABB.·. DE LA ROSE † CROIX

C'est par suite d'une regrettable erreur que l'article publié dans notre numéro d'octobre sous ce titre : la *Gnose de Valentin* est signé *L. Lézard.*

L'auteur de ce remarquable travail (composition écrite pour le grade de licence en Kabbale) est M. Léonce Cézard, licencié en droit et Rose † Croix du deuxième degré.

OCCULTISME PRATIQUE

La force psychique serait-elle le diable ? Il est des moments où on pourrait le croire. Depuis près de deux ans on n'entend parler que de ses fredaines : à Paris, dans les départements, en Angleterre, en Italie, en Amérique, par toute la terre, les journaux ont leurs colonnes pleines de ses faits et gestes. Voici une petite historiette que j'extrais d'un article très intéressant du docteur Olinto del Torto qui a paru dans un journal très scien-

tifique et très sérieux, *Il Magnetismo ed Ipnotismo* qui se publie à Florence.

« Il y a trois ans, écrit l'auteur de l'article, — je ne fais que le traduire, — il y a trois ans, il arriva à Florence, près de *Porta-San-Gallo*, un événement quasi-surnaturel dont l'autorité dut s'occuper.

« C'était un soir, dans une maison où tout était plongé dans le silence ; la domestique était rentrée dans sa chambre et sur le point de se mettre au lit. Tout à coup la sonnette placée au-dessus de sa tête retentit. S'imaginant que sa maîtresse l'appelait, elle s'empressa d'accourir et lui demanda si elle avait besoin de ses services.
« — Je n'ai besoin de rien, répondit la maîtresse, je ne « vous ai point sonnée. » La pauvre fille tout abasourdie retourna à sa chambre et jeta les yeux sur la sonnette. Celle-ci se fit entendre de nouveau. La servante eut grand'peur ; néanmoins elle éteignit sa bougie et se coucha. La sonnette ne bougea plus de la soirée, mais, le lendemain, elle se remit à carillonner. Vainement on coupa les fils : son tintamarre n'en fut pas moins assourdissant. On eut recours alors à l'autorité... mais la diabolique sonnette, en présence de ses représentants, n'en fut que plus tapageuse. Enfin, ceux qui habitaient l'appartement, résolus d'en finir, décidèrent de transporter ailleurs leurs pénates. Malgré cette mesure de précaution, la sonnette continua de prendre ses ébats dans la nouvelle habitation. Un médecin qui visitait la maison remarqua que l'incorrigible sonnette renouvelait son sabbat chaque fois que la domestique dirigeait ses yeux sur elle. En effet, c'était là la vraie cause de la sonnerie. On donna congé à la domestique inconsciente ; celle-ci partie, la cause ayant cessé d'exister, l'effet cessa et la sonnette redevint, comme avant, raisonnable et muette. »

La pauvre fille, à qui les caprices de la malencontreuse sonnette firent perdre sa place, se trouvait être sensitive au suprême degré. Elle projetait hors de son corps, à son insu, une certaine somme de force psychique, et lorsque, sans le vouloir, elle tournait ses regards vers la sonnette, les effluves qui jaillissaient de ses yeux la faisaient mouvoir.

Un spirite ne manquerait pas de dire qu'une intelli-

gence malicieuse errante dans l'ambiant s'emparait de la force que l'innocente fille dégageait de son corps et s'en servait pour agiter la sonnette et la faire retentir. Ce spirite aurait-il tort? Je n'en suis pas bien convaincu, car, par moments, la force psychique semble employée et dirigée par une intelligence. La société dialectique de Londres, qui se compose des premiers savants de l'Angleterre, a fait sur la force psychique des expériences aussi curieuses que concluantes, et, dans un rapport où elle constate ses merveilleux effets, elle reconnaît qu'il ne serait pas impossible que cette force mystérieuse fût dirigée dans certaines circonstances par une intelligence. C'est une question qui mérite d'être sérieusement étudiée.

HORACE PELLETIER,
Correspondant du Groupe indépendant d'Études ésotériques.

COURRIER BIBLIOGRAPHIQUE

JULES BOIS. *Les Noces de Sathan* (drame ésotérique) avec un dessin de *M. Henri Colas*. Paris, Chamuel, 1892, une plaquette in-18, papier de luxe, 36 pages.

L'œuvre dramatique du rédacteur de l'*Etoile* a été jouée au théâtre d'Art, le 30 mars dernier. La partie inédite de ce livret, c'est donc les considérations que l'auteur a insérées en tête, sur le *Symbolisme des Noces de Sathan et le drame ésotérique.* « Il y a deux sortes de théâtres, comme il y a deux sortes d'âmes, nous dit le poète : le théâtre de Melpomène et le théâtre d'Hermès. Sur la scène de Melpomène triomphent la fatalité et les passions... la bacchante, qui incarne les plus égoïstes instincts inférieurs... Quand l'âme inférieure s'endort, lasse de s'être avilie, l'autre âme s'éveille, celle qui pleure des larmes de noblesse et qui porte à son front une nostalgie de l'Idéal qui s'appelle le Repentir. » C'est sa voix qui retentissait dans les chœurs ramiques ; dans les rites de Tempé, c'est sa culture que pratiquait l'initiation égyptienne.

Les *Noces de Sathan* tentent, de l'aveu même de l'auteur, la réalisation des promesses ésotériques incluses dans les *Noces de Pluton et de Perséphone*. Au Temple de la bonne déesse, Perséphone-Psyché « passait du noir Pluton au radieux Dionysios » ; « et un découragement immense nous gagne à cette indéfectible loi cyclique par laquelle nous ne serions jamais totalement damnés ou sauvés ». Car, depuis la venue du Christ, il semble à M. Jules Bois que « la loi de l'amour et du salut radical prime désormais... la loi de l'involution et de l'évolution. » Je ne sais si je comprends à côté, mais il me semble que, cette dernière étant la cause, étant l'existence même de la Vie, du Kosmos, il ne peut y avoir de loi au-dessus d'elle ; que si, pour rester dans le monde humain, quelques privilégiés gravissent plus rapidement que la masse, par la puissance de désir qu'ils contiennent, de semblables Volontés existaient avant le Christ ; et que la venue même de Jésus concorde avec une phase de l'Evolution sans en modifier pour cela le cours. D'ailleurs, cette « alternative de jour et de ténèbres, d'enfer et de ciel... » n'est régulière que considérée comme trajectoire d'une hélice à surface conique, et non comme spirale plane.

Ce qui peut être affirmé c'est que « le salut viendra par la Femme et l'Intuition. » Cette phrase est elle-même une intuition, dont les conséquences étonneraient par leur profondeur le méditatif assez puissant pour les concevoir et les réaliser toutes. La Psyché de M. Bois, c'est donc la Femme qui sait, vierge de cœur, vierge de corps, mais non d'esprit ; « elle symbolise cette rédemption par la pureté violente, qui n'a pas peur, parce qu'elle l'a spiritualisé du baiser. »

Celui à qui il est destiné, ce baiser, n'est pas le Satan kabbalistique, le Διάβολος, « c'est l'Humanité palpitante d'inquiétude et de révolte, toute transfigurée par le prestige des pervers désirs,... c'est l'Ennuyé, c'est le Désabusé », c'est

... l'artiste et le dilettante qui froisse
Les étoiles avec des doigts incurieux,
Et qui profane lâchement pour jouir mieux.

En vain, Psyché lui montre-t-elle les jouissances saintes de la douleur soumise, en vain les Elohim glorieux exhalent-ils devant lui la tendresse divine, Sathan ne veut pas du salut commun, il ne souffre pas la blancheur :

Le mal bête m'écœure et j'ai l'horreur du Bien.

Devant le daïmon passent Adam et Eve, amoureux d'inconnu, Caïn, supputant les gains de sa sœur, la courtisane ; les démons stercoraires, les incubes, les succubes achèvent d'écœurer l'ennui hautain de Sathan ; les viveurs représentés par Méphistophélès, les savants bien pensants et sceptiques, Faustes abâtardis, sont enveloppés par les Hétaïres, étalant leur vice bisexuel ; puis se dresse, « ultime tentateur », le fantôme d'Ennoia, le Passé, la beauté factice, le grand Pan vaincu. C'est Psyché qui vaincra, Psyché dont l'irrésistible étreinte a terrassé le formidable athlète :

... *Il* se dresse hors de l'horreur et des ténèbres,
Lui l'Impur ! ainsi qu'un victorieux Jésus.

Et il crie vers les Elohin un cantique triomphant :

Je grandis ; je suis l'Homme et la Vie et la Mort,
Et je suis la Révolte inquiète, qui mord
Et qui baise, et je suis le fulgurant Remords,
Qui vers le doux rachat soudain a pris le mors.

Je grandis, car je suis le Jésus d'un autre âge,
Le Jésus amoureux, plus fier et moins divin,
Le Jésus rouge et noir incarné dans le vin
Infernal, où la raison des simples naufrage.

tandis que Psyché,

... l'esprit féminin du Calvaire,
Le symbole de la souffrance dans la chair,

lui répond :

Je ne suis pas le Christ, je ne suis que la femme
Je ne suis pas l'Esprit, je ne suis que le cœur ;
Dans l'infini brasier, je ne suis qu'une flamme,
Mais Dieu tout entier coule en le sang de mon cœur.

On le voit, la conception, les idées de ce poème sont de toute beauté. Aurai-je le courage, après cet aveu, de signaler quelques faiblesses d'expression, quelques lacunes dans la réalisation ? N'est-ce pas là le défaut de la cuirasse de la nouvelle poésie, à laquelle M. Jules Bois se rattache par la langue qu'il emploie, à quelque hauteur que plane sa pensée. Et, pour des Idées de cette envergure, le poète ne serait-il pas en droit de réclamer des signes autres que ceux dont disposent les langues modernes ?

SÉDIR.

CORRESPONDANCE

Paris, le 8 octobre 1892.

CHER DOCTEUR,

J'ai lu avec un vif intérêt et un plaisir immense le premier numéro de votre intéressante revue. En créant la *Lumière d'Orient*, vous avez eu une idée resplendissante, pour ne pas dire lumineuse. Oui, cher confrère, votre publication a un brillant avenir. Elle trouvera grâce, non seulement aux yeux des musulmans dont vous glorifiez la religion, mais aux yeux des chrétiens aussi à qui vous faites connaître les beautés du Coran et la pureté des mœurs de ses fidèles. Vous réfutez ainsi les préjugés et les erreurs qui règnent parmi les chrétiens au sujet des musulmans, de même que je le fais depuis de longues années à l'égard des chrétiens vis-à-vis des musulmans en leur dévoilant la morale de l'Evangile. Nous arriverons donc chacun, de notre côté, à faire disparaitre l'intolérance religieuse et rapprocher des nations créées pour s'aimer et s'entendre.

En effet, en vous faisant connaître, aux chrétiens, que le Coran n'est incompatible ni avec le progrès, ni avec le développement de l'instruction, vous leur rendez les musulmans sympathiques, et moi, en montrant à ceux-ci que l'Evangile renferme une morale sublime, j'attire

leur affection vers les chrétiens. De ce rapprochement résultera, je l'espère, le progrès et la prospérité des uns et des autres dans les contrées où ils se trouvent en contact.

Et maintenant, puisque nous parlons du Coran, dont nous avons chanté les louanges d'une façon si charmante et si magistrale dans votre *Lumière d'Orient*, permettez-moi de démontrer à vos chers lecteurs que ce livre sacré de l'Islam est tolérant et philanthrope ainsi que le prouvent les versets suivants :

« Certes, ceux qui croient (les musulmans), ceux qui suivent la religion juive et les chrétiens, et les sabéens, en un mot quiconque croit en Dieu et au jour dernier et qui aura fait le bien : tous ceux-là auront leur récompense de leur Seigneur, etc., etc. » (*Coran*, chap. II, verset 59.)

« Le mal et le bien ne sauraient marcher de pair. Rends le bien pour le mal et tu verras ton ennemi se changer en protecteur et en ami. » (*Coran*, chap. XII, verset 34.)

« Une parole honnête, le pardon des offenses valent mieux qu'une aumône qu'aura suivie la peine causée à celui qui la reçoit. Dieu est riche et clément. » (*Coran*, chap. II, verset 265.)

« Ils t'interrogeront comment il faut faire l'aumône, Dis-leur. Il faut secourir les parents, les proches, les orphelins, les pauvres, les voyageurs. Le bien que vous faites sera connu de Dieu. » (*Coran*, chap. II, verset 211.)

« Si un idolâtre demande un asile, accorde-le lui afin qu'il entende la parole de Dieu ; puis, fais-le reconduire en lieu sûr. (*Coran*, chap. IX, verset 6.)

« Si quelqu'un de vos esclaves vous demande son affranchissement, donnez-le lui, si vous l'en jugez digne. Donnez-leur quelque peu de ces biens que Dieu vous a accordés, etc. » (*Coran*, chap. XXIV, verset 133.)

Ces citations n'ont pas besoin de commentaire ; vos intelligents lecteurs français sauront les apprécier.

L'Islam n'est pas l'ennemi de l'instruction, mais l'ami sincère de la science, ainsi que le prouvent les préceptes et les maximes de Mahomet et des docteurs de sa loi divine ; en voici des extraits :

« Les savants sont les héritiers des prophètes.

« Acquérir de la science est le devoir de tout musulman. »

« Cherchez la science, fût-elle en Chine. »

« N'attendez aucun bienfait de qui n'est ni savant, ni étudiant. »

« A la science suffit cet honneur que celui qui ne la possède pas prétend la posséder et se réjouit si on la lui attribue. »

« Les savants sur la terre sont comme les étoiles au ciel. »

« Celui qui fait vivre la science ne meurt pas. »

« Le savoir est le fils immortel de l'homme. »

« La science est la vie du cœur et le flambeau des yeux. »

« Réside où tu veux et acquiers de la science et des vertus ; elles te tiendront lieu d'ancêtres. Certes, l'homme est celui qui dit : « Voilà ce que je suis » ; l'homme n'est pas celui qui dit : « Mon père a été. »

Ces maximes ne suffisent-elles pas à prouver combien l'instruction et les savants sont honorés en Orient ? D'où vient donc qu'on a persisté à représenter l'Islam comme une religion favorable à l'ignorance ? Ne faut-il pas voir dans cette calomnie un reste des rivalités religieuses du Moyen âge ?

Abou Naddara.

LIVRES REÇUS

Lundis socialistes, 1er vol. Précis historique, théorique et pratique de Socialisme, par B. Malon. — Paris, F. Alcan et à la librairie de la *Revue socialiste* ; un vol. in-18 avec portrait héliogravé.

Ce volume est un résumé et une revision des articles publiés par l'éminent directeur de la *Revue socialiste*, le théoricien le plus autorisé du Socialisme. Bien que rendue claire par ses divisions, cette œuvre fait honneur à l'érudition bien connue de B. Malon, autant qu'à l'élévation de son esprit et à la noblesse de ses aspira-

tions. Le Socialisme dans le passé, le Socialisme idéaliste, le Socialisme de transition, le Socialisme réaliste, le Collectivisme moderne, les réformes sociales urgentes : tels sont les titres des six livres qui préparent le lecteur à saisir tout un plan du Collectivisme futur, inclus dans le livre VII. D'ailleurs, notre collaborateur Augustin Chaboseau rendra prochainement compte de cette œuvre, avec toute la compétence qu'il s'est acquise en ces matières, — et tous les développements que nécessite ce beau travail.

S.

G. de Paniagua. *La Genèse de l'homme*, Paris, G. Carré, un vol. gr. in-8, 1892.

Une revue complète de toutes les notions accumulées par la géologie, l'anthropologie, l'archéologie préhistorique, la linguistique, au sujet de l'évolution animale dont, d'après les théories matérialistes, l'homme ne serait que l'ultime produit : tel est ce livre. M. Paniagua y a mis une forte critique, une information sûre et neuve, le tout exprimé très clairement. L'œuvre est donc didactique pour ceux qui se croient des anthropopithèques évolués. Ils ne voient malheureusement que la moitié de la question. — Mais ce n'est pas ici le lieu d'entamer une si grosse discussion. — Je signalerai particulièrement les pages curieuses où M. de Paniagua établit l'universalité et la persistance du culte phallique.

S.

E. Fix. *Panthéon, poème* avec notice historique, une plaquette, in-12, avec frontispice. Paris, chez L. Vanier, 1892.

Une histoire en vers des révolutions de l'esprit français qui ont eu leur théâtre au Panthéon, et qui servent de point de départ à des tirades sincères, mais peu neuves sur la liberté, l'avenir, le progrès, les morts illustres, la suppression de la routine, l'union de la science et du rêve, etc. Le tout précédé d'un dessin à la plume de l'auteur, où il se montre écoutant les leçons de J.-J. Rousseau, qui a soulevé la pierre de sa tombe pour l'instruire.

Nouvelles Diverses

LA STATUE DE BAUDELAIRE

Monsieur,

Nous avons l'honneur de solliciter votre précieux concours pour l'érection d'un monument au poète Charles Baudelaire.

Vous trouverez ci-contre une liste de souscription en blanc pour laquelle nous vous serions tout particulièrement reconnaissants de nous accorder votre bienveillant appui.

Veuillez agréer, monsieur, pour votre participation à cette œuvre si éminemment artistique, nos remerciements anticipés et l'assurance de notre plus haute considération.

LE COMITÉ :

Leconte de Lisle, de l'Académie Française, *Président d'honneur*; Paul Bourget, Jules Claretie, François Coppée, Léon Deschamps, Léon Dierx, Anatole France, Stéfan George, Edmond de Goncourt, J.-M. de Heredia, J.-K. Huysmans, Camille Lemonnier, Maurice Mæterlinck, Léon Maillard, Stéphane Mallarmé, Henri Mazel, Louis Ménard, Catulle Mendès, Octave Mirbeau, Jean Moréas, Charles Morice, Nadar, Prince Alexandre Ourousof, Vittorio Pica, Edmond Picard, Henri de Régnier, Adolphe Retté, Jean Richepin, Edouard Rod, G. Rodenbach, Félicien Rops, Aurélien Scholl, Emmanuel Signoret, Armand Silvestre, Stuart Merrill, Sully-Prudhomme, Swinburne, Laurent Tailhade, Auguste Vacquerie, Alfred Vallette, Paul Verlaine, Emile Verhaeren, F. Viélé-Griffin, Emile Zola.

Tous les envois doivent être faits au nom de M. Léon Deschamps, trésorier, chargé de centraliser les recettes et de publier les souscriptions dans *la Plume*, 31, rue Bonaparte.

*
* *

M. Mascart présente à l'Académie, de la part de M. Charles Henry, une note sur une préparation industrielle et la photométrie du sulfure de zinc phosphorescent, corps remarquable par son inaltérabilité chimique et qui, pour cette raison, peut servir d'étalon photométrique et être appliqué à divers usages scientifiques et industriels auxquels les autres corps phosphorescents ne sauraient être employés. M. Charles Henry a pu, par des expériences délicates, rapporter à une bougie l'intensiié lumineuse-maxima de ce corps et est parvenu à représenter mathématiquement la loi de déperdition de sa lumière avec le temps. Cette formule peut servir de principe à des méthodes photométriques entièrement nouvelles.

*
* *

OUVERTURE DES TRAVAUX DU GROUPE

Le vendredi 11 novembre a eu lieu la réouverture solennelle du Groupe sous la présidence de Camille Flammarion qui a fait une conférence aussi instructive qu'attrayante sur *la Planète Mars*. Après lui, Quærens, notre délégué général pour le sud-est de la France, a défendu le point de vue véritable auquel il faut considérer l'idée de *Patrie* et sa chaleureuse causerie a été fréquemment interrompue par les applaudissements. Enfin *Papus* a parlé en dernier lieu de la *Magie pratique*.

Dès huit heures et demie la salle était comble, et plusieurs de nos amis n'ont pu trouver de place, à notre grand regret. L'assistance, quoique très nombreuse était des plus brillantes, et cette soirée est d'un excellent augure pour l'avenir.

La prochaine réunion a lieu le 18 novembre.

*
* *

Au dernier moment nous recevons un résumé des travaux effectués dans notre laboratoire de Magie pratique de Province. Nous en reparlerons prochainement.

*

LA FABLE ET LA CHANSON

Le 24 novembre, jour de la représentation organisée par l'Association des Artistes dramatiques au théâtre de la Gaîté, paraîtra un numéro album de vingt-quatre pages, sous ce titre : *La Fable et la Chanson.*

Ce numéro de luxe, édité spécialement par le *Courrier Français*, sera vendu dans la salle par les soins des commissaires, ainsi que dans tous les théâtres de Paris, au bénéfice de l'association.

Ce sera là un joli souvenir artistique à conserver d'une représentation unique dans l'histoire théâtrale.

Ajoutons que notre confrère, M. Jules Roques, a offert gracieusement au président, M. Halanzier, trois mille de ces albums dont les dessins et le texte seront signés de nos principaux dessinateurs et chansonniers. Le comité a accepté cette offre en se réservant de prouver sa gratitude à notre confrère lors de la première représentation qu'il organisera au bénéfice de l'Association de pré. voyance des artistes français qu'il est en train de fonder-

Les artistes, littérateurs et chansonniers qui voudraient collaborer à ce numéro en fournissant des documents inédits et intéressants relatifs à l'histoire de la Fable et de la Chanson sont instamment priés de les adresser au *Courrier Français*, 14, rue Séguier. !

Le numéro en question sera composé de façon à pouvoir être ouvert partout : il conviendra aux artistes comme aux pères de famille.



Le Gérant : ENCAUSSE.

IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE, TOURS.

L'Initiation du 15 novembre 1892.

VIENT DE PARAITRE

LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX

29, RUE DE TRÉVISE, 29

PAPUS

La Science des Mages

ET SES

APPLICATIONS THÉORIQUES ET PRATIQUES

(PETIT RÉSUMÉ DE L'OCCULTISME, ENTIÈREMENT INÉDIT)

Une brochure de 72 pages, texte serré, avec 4 figures

Franco : **50** centimes

Depuis quelque temps on demandait un résumé de l'Occultisme en même temps court, condensé et clair. La plupart des attaques faites contre l'Occultisme dérivent en effet d'une compréhension nsuffisante de la *Science des Mages* et de sa transmission jusqu'à nous.

Papus, dans sa dernière publication entièrement inédite, résume clairement les enseignements de la Science Occulte sur l'Homme, sur l'Univers et sur Dieu, ainsi que sur l'Astral, la Mort, les phénomènes occultes et la pratique de la Magie.

De plus, l'auteur s'est livré à un travail de recherche très curieux et qui fait honneur à son érudition en donnant, à propos de chacune des principales affirmations, une citation d'un auteur choisi parmi les 24 siècles qui constituent la période historique de la philosophie en Occident.

Ces citations très nombreuses prouvent l'immuabilité de la tradition ésotérique dans ses grandes lignes à travers les âges, et répondent victorieusement aux objections faites à l'Occultisme par des auteurs peu au courant de la question.

Souhaitons à la nouvelle œuvre de Papus tout le succès obtenu par les précédents ouvrages du même auteur.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION
14, rue de Strasbourg, 14
PARIS
DIRECTEUR : PAPUS
DIRECTEUR-ADJOINT : Lucien MAUCHEL
Rédacteur en chef :
George MONTIÈRE
Secrétaires de la Rédaction :
CH. BARLET. — J. LEJAY
PAUL SÉDIR

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO
G. CARRÉ
58, rue Saint-André-des-Arts
PARIS

FRANCE,	un an.	10 fr.
ÉTRANGER,	—	12 fr.

RÉDACTION : *14, rue de Strasbourg.* — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés *à la rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement, 58, rue Saint-André-des-Arts.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE.

TABLE COMPARATIVE DES 12 GEMMES

TEXTES	1. CARNÉOLE	2. TOPAZE	3. EMERAUDE	4. RUBIS	5. SAPHIR	6. ONYX	7. HYACINTHE	8. AGATE	9. AMÉTHYSTE	10. CHRYSOLITHE	11. BERYLLE	12. JASPE
oïse, 28, 17-20 et 39.	Odem אדם	Pit'dah פטדה	Bareketh ברקת	Nophec נפך	Sapphir ספיר	Jahalom יהלם	Leschem לשם	Sch'bo שבו	Achlamah אחלמה	Tharschisch תרשיש	Schoham שהם	Jaschpeh ישפה
zéchiel, 10-13, 28, 13.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Manque	Manque	Manque	Id.	Id.	Id.
eptante (Moïse).	Σάρδιον	Τοπάσιον	Σμάραγδος	Ἄνθραξ	Σάπφαιρος	Ὀνύχιον	Λιγύριον	Ἀχάτης	Ἀμέθυσος	Χρυσόλιθος	Βηρύλλιον	Ἴασπις
eptante (Ezéchiel).	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.
pocalypse.	Σάρδιος	Id.	Id.	χρυσόπρασος	Id.	Σαρδόνυξ	Ὑάκινθος	Χαλκηδών	Id.	Id.	Βήρυλλος	Id.
sèphe *Ant.*	Σάρδονυξ	Id.	Id.	Ἄνθραξ	Id.	Ὄνυξ	Λιγύρος	Ἀχάτης	Id.	Id.	Id.	Id.
— *Bell. jud.*	Σάρδιον	Τόπαζος	Id.	Id.	Id.	Id.	Λιγύριον	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.
piphanius : *De XII lapid.*	Σάρδιος	Τοράζιον	Id.	Id.	Id.	Ὀνύχιον	Ὑάκινθος	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.
ala (Voir la bibliogr.)	Sardius	Topazius	Smaragdus	Carbunculus	Sapphirus	Onychinus	Lyncurius	Achates	Amethystus	Chrysolitus	Berillus	Jaspis
lgate.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Ligurius	Id.	Id.	Chrysolithus	Beryllus	Id.
rs. syriaque.	Sumoko סומקא	Sorgo זרגא	Borko ברקא	זדידא	Saphilo ספילא	Nekeh'to נקעתא	Koncenun קנכנון	Karcedno קרכדנא	Hhen Hheglo עין עגלא	Thorschisch תרשיש	Berullo ברולא	Jaschpeh ישפה
rs. d'Onkelos.	Samkam סמקן	Iarkan ירקן	Ismaragdin אזמורגדין	Barkan ברקן	Schabsis שבזיז	Sakalum סכהלום	Kincire קנכירי	Tarkja טרקיא	Id.	Crum Jamma כרום ימא	Burla בורלא	Pantire פנטירי
rs. de Jonathan.	Samuktha סמוקתא	Iaruktha ירקתא	Ismorad אזמורד	Barkatha ברקתא	Saphirinon ספירינון	Cadcodin כדכודין	Kancerinun קנכירינון	Parkja ערקיא	Hhen Hegel עין עגל	Id.	ברלירותהלא	Apanturin אפנטורין
rg. de Jérusalem.	Id.	Id.	Smargedin	Id.	Simphurina	Calcdana	Sosin	Bdolcha	En egla	Id.	Brulin	Margalitha
rs. Cophte.	CAPΔINON	TOΠAZION	CMAPAΓΔOC	ANΘPAΞ	CAΠΦIPOC	ONIXION	ΛΤΓΙΡΙΟΝ	AXATHC	AMEΘΓCTOC	XPICOΛTΘOC	BHPIΛΛION	ACΠIC
rs. arabe.	Jakuth achmar	Azpnar	Samurod	Cochli	Maha (alballur)	Bahraman	Gasah'	Sebog	Pirusag	Asrak	Ballur	Jaschaph
rs. persane.	Jakuth	Laal	Smorad	Caugeschem	Lassurad	Almas (diamant)	Ieschem	Scheber	Pirusah	Marvarid	Ballur	Jidschedeh
rs. Samaritaine (28).	סמוק	סמק	סמקמק	חכום	הכם	חכמכם	ירוק	ירק	ירקרק	עואר	אבר	עברבר
— (39).	אדם	דחמה	אדבק	עכאר	עבר	עברבר	סמוק	סמק	סמקמק	עכום	עכס	עכמכם
bboth. *Glossa magna.*	Sardanegin	Pit'dah	Ismaragdin	Cochalim	Sanpherinon	Bardigin	Djakinthin	Acatim	Hamisin	Krumtasin	Pralukin	Margalithoth
dex Venetus Villois.	Ἀδάμης	Κρούσαλλος	Σμάραγδος	Ἄνθραξ	Σάφειρος	Ὄνυξ	Τάκινθος	Ἀχάτης	Ἀμέθυστοξ	Χρυσόλυθος	Manque	Ἴασπις
éch. (*Itala*).	Sardius	Topazius	Smaragdius	Carbunculus	Sapphirus	Onychinus	Ligurius	Achates	Amethystus	Chrysolith	Berillus	Jaspis
— (*Vulgate*).	Id.	Id.	Id.	Id.	Id.	Onyx	Manque	Manque	Manque	Chrysolithus	Id.	Id.
— (Syriaqne).	Sordun	Krustallos	Smorgodo	manque	Saphilo	Margonitho	Manque	Karcedno	Manque	Manque	Berullo	Zjaspun
— (Arabe).	Suwarda	Pittah	Smarda	Id.	Sabardscheda	Barahman	Dschasaha	Saicha	Pirusadscha	Manque	Ballur	Juszpa
— (Chaldaïque) v. lig. 12	Samkan	Iarkan	Ismargdin	Barkan	Schibses	Sabhalom	Manque	Manque	Manque	Crum Jamma	Burla	Pantherin
phr. Chald. du *Cantiq.* 5, 14.	Achmor	Topag	Ismorad	Cochale	Espor	Barkan	Gihar	Akik	Prosag	Meribag	Birla	Apantor
s. Luther.	Sarder	Topaser	Smaragd	Rubin	Sapphir	Demant	Lynkurer	Achat	Amethyst	Türkis	Onych	Jaspis